

R46316

PETITE BIBLIOTHÈQUE CHRÉTIENNE

19

BIBLIOTHÈQUE
du T.S. SACREMENT
205 Chaussée de Wavre
BRUXELLES

€ 23.00

LE CODE

DE LA

VIE SPIRITUELLE

TOUS DROITS RÉSERVÉS

PETITE BIBLIOTHÈQUE CHRÉTIENNE

LE CODE

DE LA

VIE SPIRITUELLE

PAR

le vénérable **Louis de BLOIS**
de l'Ordre de Saint-Benoît.

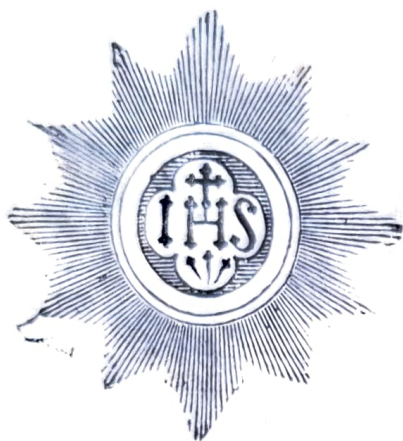


BRUXELLES

ALFRED VROMANT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

3, rue de la Chapelle, 3

1887



SOUS LES AUSPICES
DE
L'ÉPISCOPAT DE BELGIQUE

- † PIERRE-LAMBERT, Archev. de Malines.
- † JEAN-JOSEPH, Év. de Bruges.
- † HENRI-FRANÇOIS, Év. de Gand.
- † VICTOR-JOSEPH, Év. de Liège.
- † ISIDORE-JOSEPH, Év. de Tournai.
- † ÉDOUARD-JOSEPH, Év. de Namur.

AVANT-PROPOS

Les œuvres du vénérable Louis de Blois jouissent dans l'Eglise d'une autorité incontestée. Elles la doivent moins peut-être à l'éminente sainteté de leur auteur qu'aux nombreuses réminiscences des saints Pères qui en forment, pour ainsi dire, la trame. C'est dans un de ses livres — il est bon de se le rappeler — que notre angélique compatriote, le bienheureux Jean Berchmans, puisa ces conseils de sanctification qui, fidèlement suivis, lui vaudront bientôt, nous l'espérons, le culte suprême réservé aux saints.

Entre ces œuvres nous avons choisi, pour l'offrir à nos lecteurs, le *Canon vitæ spiritualis*, que nous croyons avoir traduit pour la première fois, sur l'invitation d'un de nos anciens abonnés qui, de directeur d'une fervente communauté religieuse, s'est fait naguère humble novice dans une abbaye de Saint-Bernard. Au temps de son passage par la vie sacerdotale dans le monde, il avait consacré de douces heures à traduire mot à mot du latin ce précieux code de morale pieuse pour en faire profiter les âmes confiées à ses soins. Avant de s'enfermer dans le cloître, il eut la bonté de nous confier son manuscrit, tout en nous avertissant qu'il n'avait pas eu le moindre souci

du style, bornant toute son ambition à rendre aussi fidèlement que possible le sens et jusqu'aux expressions, pour ainsi dire, littérales de l'auteur.

Malheureusement pour nous, la lettre moulée a des exigences plus impérieuses : il nous a bien fallu reprendre en sous-œuvre cette traduction pour la mieux adapter au goût des lecteurs, qui se lasseraient vite d'un opuscule tout hérissé de tournures de phrases plutôt latines que françaises. Dans ce travail, hélas ! nous sommes loin d'avoir réussi comme nous l'aurions désiré. Faire passer Louis de Blois en français est pour le moins aussi malaisé que de traduire saint François de Sales en une autre langue que la sienne. On parvient bien, à force de patience et de retouches, à rendre convenablement la pensée de l'auteur ; mais qu'est devenu ce charme de bonté et de candeur qui fait songer involontairement à la douce bonhomie d'un aïeul instruisant autour de l'âtre ses petits-enfants en qui il se plaît à revivre ?

Cette traduction n'a donc pas la prétention d'être parfaite ; telle qu'elle est, nous l'espérons, elle fera du bien aux âmes : elle les rassurera, elle les encouragera, elle leur inspirera cette filiale confiance dans le Seigneur sans laquelle la vie pieuse, autant au moins dans le monde que dans le cloître, est le plus redoutable, des martyres.

Quant à l'auteur de ce beau petit traité, nous sommes heureux de pouvoir le revendiquer pour la Belgique. Il naquit au château de Donstiennes, dans les premiers jours d'octobre de l'année 1506, d'Adrien de Blois et de Catherine de Barbançon,

issus l'un et l'autre du plus noble sang belge, mêlé autrefois au sang royal de France. A peine échappé aux langes du premier âge, le jeune gentilhomme vint à Bruxelles, à la cour de l'archiduc d'Autriche, un peu plus âgé que lui et destiné à s'appeler dans l'histoire l'empereur Charles-Quint.

Là, sa nature affectueusement méditative lui fit voir, à la lumière de l'Esprit-Saint, la vanité de tout ce qui brille dans le monde et lui glissa doucement dans le cœur l'amour de la vie crucifiée du cloître. Louis ne fut point rebelle à la grâce. Il comptait quatorze ans à peine lorsque, le 25 octobre 1520, il prit l'habit de Saint-Benoît dans la célèbre abbaye de Liessies, dont il fut plus tard le réformateur. Élu, à vingt et un ans, coadjuteur de son abbé avec droit de succession, il ne négligea rien pour faire revivre dans sa communauté le véritable esprit de saint Benoît et, malgré son extrême jeunesse, il eut le bonheur d'y réussir.

Aussi quand il mourut, le 7 janvier 1666, put-il dire en toute vérité aux moines de Liessies agenouillés autour de son lit d'agonie : « Mes bien-aimés frères et amis, vous voyez où j'en suis, réduit; il n'y a pas à vous faire illusion : tous vous passerez un jour par là. Les plus vigoureux, les plus robustes d'entre vous connaîtront un jour les angoisses qui m'étreignent... Ayez donc soin de vous préparer une mort salutaire qui vous ouvre l'entrée de l'éternelle vie... Vous savez quelle a été jusqu'ici l'estime dont votre nom a été entouré dans le monde. Veillez donc à ce que, après ma mort, cette estime vous demeure acquise, non

pas qu'il vous faille persévérer dans le bien pour sauver un vain renom aux yeux des hommes, mais parce que la bonne odeur de vos vertus peut contribuer beaucoup à la gloire de Dieu et à l'honneur de notre sainte religion... Efforcez-vous de régler si bien votre vie que vos prières puissent m'être d'un grand secours. Demandez surtout que jusqu'à mon dernier soupir, je reste ferme et inébranlable dans la vraie foi. Au reste, j'ai la douce espérance que je vous reverrai auprès de Dieu dans les joies du Paradis. Je vous recommande tous à Dieu. Priez pour moi et retirez-vous en paix. »

Quelques heures après ces touchants adieux, l'âme du saint abbé s'envola, aimante et radieuse, dans le sein du Maître qu'il avait si filialement servi sur la terre.

H.-P. VANDERSPEETEN, S. J.

LE CODE

DE LA

VIE SPIRITUELLE

CHAPITRE PREMIER

Le pécheur repentant doit mettre sa confiance
en Dieu

I. — Craignez Dieu » (1^{re} Ep. de S. Pierre, 11, 17) et aimez-le. Mettez un soin constant à garder votre cœur (Prov, iv, 23), veillez à le tenir toujours pur et apportez tous vos soins à ne point offenser le Seigneur par le péché. Si cependant vous êtes tombé dans quelque faute, ne vous défiez pas de sa miséricorde. Si nombreux et si énormes qu'aient été vos péchés, ne désespérez jamais d'en obtenir le pardon. Vous êtes tombé ? Relevez-vous, recourez au médecin de votre âme, et il vous ouvrira le sein de sa miséricorde. Vous êtes

retombé ? Relevez-vous encore, mêlez vos gémissements à vos cris et la miséricorde du Rédempteur ne manquera pas de vous accueillir. Etes-vous tombé une troisième, une quatrième, un nombre indéterminé de fois ? Relevez-vous aussi souvent que vous êtes tombé, déplorez votre faute, faites monter vers lui vos soupirs, humiliez-vous et soyez sûr que votre Dieu ne vous délaissera point.

II. — Jamais il n'a dédaigné, jamais il ne dédaignera un cœur contrit et humilié ; jamais il n'a repoussé, jamais il ne repoussera ceux qui, dans un vrai sentiment de repentir, se réfugient auprès de lui. Si vous ne cessez pas de vous relever, il ne se lassera pas de vous accueillir. Aussi, quand même, dans le court intervalle d'une heure, vous seriez tombé cent fois, mille fois même, relevez-vous avec une sainte espérance de pardon autant de fois que vous retombez et en vous relevant rendez grâces à Dieu qui n'a pas permis que votre chute fût plus profonde ni que votre âme languît plus longtemps dans cet épouvantable état. Quand même, inondé plus que personne des bienfaits de la grâce, vous auriez eu le malheur — le Ciel vous en préserve ! — de renier votre Dieu, de fouler aux pieds ses augustes

sacrements, reconnaissez humblement votre crime, détestez votre horrible attentat, faites le propos sincère de ne plus pécher, prenez la ferme résolution de mieux vivre et comptez sur le pardon avec cette inébranlable assurance que donne un repentir humble, et sans aucune restriction.

III. — Et de fait, ni votre malice ni votre faiblesse ne sauraient être plus grandes que la miséricorde divine qui, elle, ne connaît ni mesure ni limites. Dieu est tout-puissant. Il ne lui est pas plus difficile de remettre en un moment des milliards et des milliards de crimes que de pardonner un seul péché qu'on aurait commis. Dieu est de plus d'une bienveillance infinie ; il ne met point de réserve à ses pardons. Du moment que vous consentez à vous humilier, à vous abstenir du péché, à changer de vie, il est tout disposé à vous être propice. Ne vous laissez donc pas troubler par le souvenir de vos fautes, mais consolez-vous par cette belle parole de l'Apôtre : « Vous fûtes tout cela jadis ; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par l'Esprit de notre Dieu. » (I Cor. vi, 11.) Tant que vous n'abuserez pas de la bonté de

Dieu pour pécher avec moins de retenue, vous ne sauriez avoir en elle une trop grande confiance.

IV. — Oh ! si vous saviez combien Notre-Seigneur Jésus-Christ est prêt à apaiser Dieu son Père par le spectacle de son innocence, à réconcilier avec lui tous ses élus qui ont eu le malheur de payer leur tribut à la fragilité humaine, mais qui se montrent bien décidés à ne plus pécher dans l'avenir ! Il est notre avocat : c'est lui qui plaide notre cause de manière à nous faire, en tout temps, obtenir, avec la plus grande facilité, le pardon de nos fautes dès que sincèrement nous nous en repentons. Ecoutez saint Jean, le disciple préféré entre tous : « Si quelqu'un a mal fait, nous avons pour avocat auprès du Père Jésus-Christ, le Juste ; il est la propitiation pour nos péchés. » (1^{re} Ep. de S. Jean, 11, 1 et 2.) Du moment donc que vous détestez ce qui est mal et que vous désirez plaire à Dieu, vos crimes ne doivent plus que vous humilier, sans jamais vous abattre.

CHAPITRE II

Quand, comment et pour qui la bonté et la justice de Dieu doivent être des sujets de méditation



I. — « N'ayez du Seigneur que des sentiments de bonté »; *Sentite de Domino in bonitate* (Sag. 1, 4); c'est la parole de l'Ecriture. N'allez donc pas vous imaginer que Dieu est cruel ou inexorable : persuadez-vous qu'il est bon, clément, doux, libéral envers ceux qui se repentent du fond de leur cœur et qui font preuve de bonne volonté. Il connaît l'œuvre de ses mains ; ses yeux s'arrêtent sur son image ; il tient compte de notre fragilité, de nos illusions, de notre aveuglement. Quand on affirme qu'il est terrible, qu'il châtie les impies dans sa fureur, ce n'est pas en le considérant en lui-même qu'on le dit tel ; ce n'est que par rapport aux malheureux qui, au mépris de toute sainte pudeur, s'obstinent à croupir dans la fange de leurs vices. Leurs crimes, il les a en horreur et il les châtie durement, en tant qu'ils sont diamétralement opposés à sa douceur et à son infinie sainteté. Mais pour lui, il demeure tranquille et doux au dedans de lui-même. Quand donc vous vous représentez

Dieu, laissez de côté toute idée qui vous le représenterait comme terrible ou aigri contre vous ; formez-vous au contraire la conviction qu'il regarde d'un œil très miséricordieux et plein de bienveillance toutes les œuvres de ses mains ; car il veille sur vous avec autant d'attention, il prend de vous des soins aussi continuels que si vous étiez seul dans tout ce vaste univers. Que ceux-là redoutent la justice et la colère de Dieu qui ne se convertissent point à lui, qui entassent péchés sur péchés et qui disent : « Qu'est-ce donc que j'ai fait ? » Il n'y a que ceux qui refusent de comprendre pour se dispenser de bien faire qui provoquent la colère du Tout-Puissant aussi longtemps qu'ils persévèrent dans leur misérable état. Mais les pécheurs qui rentrent en eux-mêmes, qui se relèvent de leurs chutes et qui se tournent de tout cœur vers le Père des miséricordes en lui disant : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous (S. Luc xv, 18) ; ayez pitié de moi », ces pécheurs-là ont tout droit d'espérer dans le Seigneur : il est absolument certain qu'il les accueillera, qu'il les justifiera et qu'il leur réservera pour plus tard une place dans son royaume.

II. — Nul ne saurait comprendre avec quelle

charité, avec quelle tendresse paternelle Dieu désire et procure en tout notre salut. Jamais mère n'a aimé son fils aussi éperdument que Dieu nous aime. Une poignée d'étoupes se consume moins vite dans les flammes d'un immense brasier que Dieu, à raison de sa bonté et de sa miséricorde également ineffables, ne nous pardonne nos péchés, pourvu que nous ayons un repentir sincère des souillures de notre vie ; quand, humblement tournés vers lui, nous implorons notre pardon ; quand nous protestons à ses pieds, dans toute l'énergie de notre volonté, que nous voulons mieux vivre à l'avenir. Car il ne veut pas la mort du pécheur mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. (Ezéch. xxxiii, 41.) « Si nous confessons nos péchés, dit saint Jean (1^{re} Ep. 1, 9), il est fidèle et juste pour nous remettre nos fautes et pour nous purifier de toute iniquité. » Sa gloire, en effet, brille d'un éclat d'autant plus vif que les péchés qu'il pardonne sont plus nombreux et plus graves ; que nous, à qui il pardonne, nous sommes plus indignes et plus misérables.

III. — Qui donc est capable d'admirer autant qu'elle le mérite cette inénarrable bonté ? Qui donc est capable de lui rendre les actions

de grâces auxquelles il a droit ? Voyez : il est certain que personne n'arrive à se sauver qu'il n'ait au moins une étincelle de charité qui, par amour pour Dieu, lui fasse faire un acte de repentir au dernier terme de sa vie. Or, que fait Dieu dans son infinie miséricorde, dans son ineffable tendresse pour les hommes ? Souvent à l'article de la mort, il se découvre au pécheur le plus endurci en qui il aperçoit un pâle reflet de vertu, il se découvre à lui sous un tel aspect de bonté et d'amabilité que ce pauvre pécheur, en un instant, se reproche d'avoir offensé un Créateur, un Rédempteur si infiniment bon. Grâce à ce repentir, il est mis à même d'obtenir son salut, et après avoir achevé de se purifier de ses fautes autant que la justice divine le réclame, il se voit introduire dans l'éternelle joie du royaume des cieux. Ah ! c'est dans l'abîme le plus profond, c'est au plus secret de cet abîme qu'elle prend sa source, cette fontaine inépuisable d'où tant de bonté s'épanche sur nous, d'où tant de miséricorde découle sur nos âmes. En désespérer, c'est mettre en question la bonté et la véracité divine, c'est jeter le blasphème à la face de l'Esprit-Saint.

IV. — Voici la ruse doublée de malice à

laquelle le démon a le plus habituellement recours. A l'homme qui va pécher il suggère que le Seigneur est plein de clémence et de miséricorde; mais, quand cet homme veut faire pénitence du péché qu'il vient de commettre, le démon cherche à lui persuader de toute manière que ce même Seigneur est implacable et se complaît dans une rigueur qui ne sait pas pardonner. Il ne faut jamais prêter l'oreille à cet artificieux imposteur. Prenez donc toujours courage et que rien ne soit capable de vous ôter cette espérance salutaire, quelle que soit d'ailleurs l'énormité de vos forfaits.

V.—Gardez-vous toutefois d'aller à l'extrême opposé et de vous promettre un pardon certain tout en persévérant *volontairement* dans le mal et en remettant votre conversion à plus tard. Beaucoup périssent aveuglés par le charme de cette illusion. A la vérité, la rémission de vos péchés vous est promise, même au dernier souffle de votre vie, si votre repentir est vrai, c'est-à-dire s'il vous est inspiré plutôt par l'amour de Dieu que par la seule crainte du supplice; mais il ne vous est promis qu'à condition que vous vous repentiez. Or, un repentir que de gaieté de cœur on diffère jusqu'à son dernier soupir est fort sujet à caution,

expose à de graves dangers et court grand risque de n'être pas sincère. Pour quitter donc cette vie en toute sécurité quand la mort sera là, faites pénitence maintenant, amendez votre vie pendant que vous êtes en santé et qu'il vous serait encore possible de mal faire. Car si vous ne cessez de pécher que quand vous ne pouvez plus le faire, ce n'est pas vous qui, dans ce cas, abandonnez le péché, mais c'est le péché qui vous abandonne.

CHAPITRE III

Combien il est facile aux âmes fidèles d'effacer leurs péchés et surtout leurs péchés véniels.

I. — Si quelque grave maladie envahit votre âme ; si l'orgueil, la vaine gloire, la colère, l'envie, la gourmandise, l'avarice ou tout autre vice vous fait courir quelque danger plus sérieux, ne renoncez pas pour cela à l'espoir du salut, mais recourez avec confiance au céleste médecin, allez à Jésus, priez-le de vous tendre une main secourable. Il est très miséricordieux et très bon ; il n'abhorre pas, il ne repousse point les infirmes ; il ne refuse pas de se mettre en contact avec eux ; bien loin de là, il en

a compassion au delà de tout ce qu'on en peut dire. Il est tout disposé à vous guérir, pourvu que vous lui découvriez votre mal, pourvu que de tout cœur vous désiriez votre guérison ; pourvu que vous soyez humble et que vous ayez confiance en lui.

II. — Ne vous tourmentez pas trop au sujet des péchés que vous commettez involontairement chaque jour, moins par malice que par fragilité. Car, de même que nous tombons tous les jours dans beaucoup de fautes tout au moins légères, nous avons tous les jours à notre disposition des moyens d'expiation qui servent à effacer les péchés de cette nature. C'est le sacrement de pénitence, ce sont les gémissements, ce sont les larmes, c'est la salutaire lecture de la parole de Dieu, c'est l'aumône, c'est la pratique de l'hospitalité, c'est la prière par laquelle nous disons à Dieu : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés » ; ce sont toutes les autres prières, toutes les œuvres de piété, de miséricorde et de charité. Reconnaissez votre faute, joignez vos soupirs à vos pleurs, renouvelez vos bons propos, puis travaillez avec calme à éviter le retour de ces fautes, confiant au reste le surplus à Dieu et

vous abandonnant entre ses mains. Souvent en effet, par un impénétrable dessein de sa sagesse, il permet que ces sortes de négligences infectent notre âme, soit pour nous maintenir toujours dans l'humilité, soit pour nous porter à une plus grande défiance de nous-mêmes, soit pour exciter notre espérance en lui, soit enfin pour nous fournir l'occasion d'une courageuse résistance qui maintienne en nous l'habitude d'un combat toujours utile et nous prépare ainsi la glorieuse couronne des élus.

III. — Autre chose est de tomber par occasion ou par fragilité humaine en des fautes légères, et autre chose d'y tomber par une négligence volontaire. Car celui qui pêche uniquement par faiblesse, tant qu'il reste en possession de lui-même, hait le vice et en fuit les occasions; ce n'est que quand les occasions s'imposent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes qu'il se laisse aller facilement à mal faire, soit, en parlant outre mesure, soit en donnant trop de liberté à ses sens, soit en cédant à quelque passion ou à quelque affection indigne de lui, soit enfin en commettant quelque autre faute de ce genre. Seulement dès qu'il rentre en lui-même, il s'afflige de ce qu'il a fait, il déteste la moindre souillure du péché et par le fait même

il obtient immédiatement son pardon.. Il en va tout autrement de celui qui pèche par une négligence volontaire. Celui-là, dans les temps mêmes qu'il est maître de soi et que les occasions sont très éloignées, les désire avec empressement, s'y attache avec complaisance, non pas, il est vrai, à cause du péché en lui-même, mais à raison du plaisir qu'il y entrevoit. Il se peut que, lui aussi, il tombe par fragilité, mais ce n'est pas *uniquement* par fragilité. Si, toutefois, immédiatement après la faute commise, il se repent sincèrement de ce qu'il a fait et qu'il renouvelle une fois de plus ses bonnes résolutions, lui aussi recevra très vite le pardon de sa faute.

IV. — Au reste, Dieu permet que plusieurs tombent en des péchés graves, afin que, instruits par leur chute, ils en deviennent meilleurs. Il est vrai cependant que nul homme, même après s'être relevé, n'est meilleur qu'il ne l'eût été dans la supposition que, sans faire de faux pas, il eût pratiqué les mêmes actes de vertu qui ont suivi sa chute.

V. — Sachez, en dernier lieu, que pour faire disparaître plus efficacement ces souillures légères, il est préférable, dès que vous vous en apercevez, de vous tourner vers Dieu

avec humilité et avec amour, que d'occuper votre esprit à en faire un examen scrupuleusement exact ou de vous y arrêter trop longtemps avec une sorte de découragement. En somme, que vos fautes soient graves ou légères, jetez-les, sans jamais laisser ébranler votre confiance en Dieu, dans l'abîme de ses miséricordes, où elles seront toutes submergées et, pour ainsi dire, englouties. Car « il n'y a point maintenant de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ et qui ne marchent point selon la chair » (Rom. VIII, 1); ou mieux encore : « Justifiés par son sang, nous serons, à plus forte raison, délivrés par lui de la colère » de Dieu. (Ib. v, 9).

CHAPITRE IV

Quelles sont la meilleure contrition et la meilleure satisfaction

I. — Ne vous tourmentez pas si peut-être vous ne parvenez pas, en expiation de vos fautes, à offrir à Dieu la contrition *sensible* du cœur. Car si le repentir est dans la raison et dans la volonté, s'il vous déplaît sincèrement d'avoir offensé votre Dieu si bon, si vous regret-

tez de n'en être pas plus affligé et que vous vous proposiez en toute vérité de mieux vivre à l'avenir, votre contrition est très agréable à Dieu bien que votre cœur ne sente rien. Il serait même très possible que dans cet état votre âme détestât tellement son péché qu'en un clin d'œil elle en obtînt un pardon sans réserve et qu'elle devînt ainsi digne d'entrer directement au ciel. Si les larmes extérieures vous manquent, que vos larmes intérieures y suppléent. Sans les premières, vous pouvez déplorer vos péchés et rentrer en grâce avec Dieu ; sans les secondes, vous n'y arriverez jamais. Or vous avez ces larmes intérieures lorsque, au fond du cœur, l'offense de Dieu vous déplaît, quand votre âme déteste ses vices et qu'elle cherche Dieu avec un grand amour et d'ardents soupirs jetés vers lui.

II. — Tout ce qu'il vous est possible de réaliser en fait de bonnes œuvres, faites-le avec zèle, mais n'allez pas vous imaginer que de vous-même vous êtes capable d'offrir à Dieu une juste satisfaction pour vos péchés. N'en faites pas moins tout ce qu'il vous est possible de faire pour plaire au Maître que vous avez offensé. Priez Notre-Seigneur Jésus-Christ de daigner lui-même effacer vos iniquités par les

mérites de sa très sainte Passion et de satisfaire pour elles auprès de Dieu son Père. Mettez tout votre espoir de salut dans le beau titre d'enfant adoptif de Dieu qu'il vous a mérité par son Incarnation, par l'effusion de son sang précieux et par sa mort.

III. — Évidemment nous ne nions pas avec les hérétiques de nos jours, nous ne contestons pas le mérite de nos bonnes œuvres; mais nous disons qu'il faut avant tout fonder toute notre espérance sur les mérites de Jésus-Christ. Écoutez ces paroles de saint Paul : elles renferment tout ce qu'il faut pour relever notre courage et nous mettre à l'abri de tout abattement : « C'est une vérité certaine, dit-il, et digne d'être reçue avec une parfaite soumission, que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. » (I Tim. I, 15.) « Il s'est livré lui-même pour nous afin de nous racheter de toute iniquité et de nous purifier, pour se faire un peuple agréable et voué aux bonnes œuvres. » (Tit. II, 14.) « Il nous a sauvés... à cause de sa miséricorde... afin que justifiés par sa grâce, nous soyons héritiers de l'éternelle vie, suivant l'espérance » que nous en avons. (Ib. III, 5 et 7.) Voilà une vérité incontestable. Tout Dieu qu'il était, il a voulu

en même temps se faire homme pour nous ; c'est pour nous qu'il est né, qu'il a souffert, qu'il est mort ; pour nous qu'il est ressuscité, pour nous qu'il est monté au ciel. En lui nous sommes déjà ressuscités ; en lui notre misérable chair est déjà sortie du tombeau et arrachée à la corruption ; en lui nous sommes déjà montés au ciel, où nous avons reçu l'héritage de son royaume. Où la tête a passé, là le reste du corps passera à son tour. C'est une vérité qui mérite bien qu'on la reçoive pour la faire pénétrer d'une manière suave jusqu'au plus intime de l'homme intérieur.

IV. — D'une part, l'humilité qui nous fait reconnaître notre indignité personnelle et qui nous porte à regarder comme imparfait et comme très peu de chose tout ce que nous faisons de bien ; et d'autre part, une confiance filiale en Dieu qui nous remplit d'espérance en lui et qui nous fait exalter les mérites de sa vie et de ses souffrances, servent plus à l'expiation de nos péchés que tous les efforts que nous pouvons nous imposer. Nous n'en devons pas moins pratiquer tout le bien que nous sommes en état de faire ; mais ce bien, nous devons en attribuer la gloire non pas à nous mais à Dieu, sans qui nous ne pouvons rien faire. C'est le

Seigneur lui-même qui est l'auteur de ce bien et qui entend couronner en nous ce qui vient de lui.

CHAPITRE V

Remèdes contre la pusillanimité, à l'usage des pécheurs convertis

I. — Si le démon vous persécute, s'il tracasse votre esprit par des représentations déshonnêtes, s'il vous faut aujourd'hui éprouver malgré vous ce qui faisait autrefois vos délices, ne vous en laissez troubler en aucune manière. Rien de ce que vous avez à subir à contre-cœur ne saurait ni vous perdre ni indisposer Dieu contre vous. Il est indispensable que le péché soit volontaire pour être péché; s'il cesse d'être volontaire, il cesse d'être péché. Résistez donc, opposez vos efforts, veillez à empêcher votre volonté de donner son consentement et puis abandonnez le diable et la chair à leurs fureurs. Quoique, dans les puissances inférieures et, pour ainsi dire, animales de l'âme il s'élève parfois soit, dans la prospérité, une satisfaction condamnable, soit, dans l'adversité, une tristesse désordonnée; quoique vous s'en-

tiez en vous les assauts de la vaine gloire, de la colère ou de tout autre vice ; quoique vous éprouviez de la répugnance à vous soumettre quand il le faut ; rien de tout cela ne met obstacle à votre avancement spirituel, et ne vous empêche de mener une vie parfaite pourvu que, dans la partie supérieure de votre âme, vous restiez calme et tranquille et que vous vous attachiez à la volonté de votre Dieu sans jamais consentir aux mouvements déréglés de vos affections et de vos passions.

II. — Pour les choses de la foi, tenez-les pour plus certaines que tout ce que vous voyez de vos yeux. Si, sans le vouloir, vous commencez à chanceler et à hésiter, pour ainsi dire, prenez immédiatement votre recours à Dieu et criez vers lui en toute humilité : « Je crois, Seigneur, venez en aide à mon manque de foi. » (S. Marc ix, 23). Méprisez le démon, fût-ce Satan en personne, quand il vous souffle des pensées ou impies ou impures ; opposez-lui le signe salutaire de la croix du Seigneur et, détournant votre pensée de cette suggestion perfide, reportez-la sur quelque objet de piété. Ne lui faites pas l'honneur de répondre à ses criailleries. Que si vous avez le temps ou le désir de lui riposter, dites-lui ceci ou quelque

chose d'analogue : « Ferme-toi, bouche impudente ; retire-toi, misérable, avec ton impiété et tes sales images ; va, je ne t'écouterai pas ; il n'y a plus rien de commun entre nous. » Ou bien dites à Dieu : « Seigneur, à mon secours ! J'aime mille fois mieux mourir que de consentir au péché ; j'aime mieux tomber mort à vos pieds que de vivre dans le crime après vous avoir offensé, après avoir perdu votre grâce. »

III. — Si l'artificieux serpent cherche à vous séduire par l'appât de la vaine gloire, rappelez-vous la multitude et l'énormité de vos péchés ; si, au contraire, il veut vous inspirer de la défiance, songez aux miséricordes infinies de votre Dieu, songez à son amour, songez à son immense bonté pour vous. Le démon s'étudie-t-il à vous entortiller l'esprit en des chicanes sur la prédestination ou sur d'autres desseins ou décrets de la très sainte Trinité, que nous n'avons pas à scruter, fermez dédaigneusement l'oreille à ses aboiements de chien maudit, tournez-vous vers Dieu et abandonnez tout à sa providence et à sa bonté, dans la persuasion inébranlable qu'il a très vivement votre salut à cœur. C'est se jeter dans un piège bien dangereux que d'aller jusqu'à sonder les juge-

ments de Dieu. Il est certain que tout ce que le Seigneur fait, ordonne ou permet est juste ; attachez-vous à le croire et ne cherchez pas à aller au-delà.

IV. — S'il vous arrive, au temps du sommeil, d'éprouver les misères de notre nature ou quoi que ce soit de moins honnête, gardez-vous de vous en laisser abattre. Pourvu qu'en vous éveillant et en reprenant le plein usage de votre raison, vous détestiez ce qui s'est passé en vous malgré vous, ne vous en mettez aucunement en peine. Cela ne vous sera certainement pas imputé, alors même qu'il semblerait que vous avez donné occasion à ces misères par le dévergondage de votre vie antérieure. Déjà, en effet, vous avez déposé, par une confession bien faite, le fardeau de vos péchés d'autrefois ; déjà vous avez eu le repentir de votre conduite passée et vous vous appliquez à bien faire. Il ne faut donc pas que ces sortes d'illusions ébranlent seulement un instant la confiance salutaire dans laquelle il convient de vous établir.

CHAPITRE VI

Avec quel soin et quelle vigilance il faut résister
aux tentations

I. — Le rusé tentateur ne se donnera jamais de repos ; il essaiera de tout pour parvenir à vous vaincre et à vous entraîner à votre perte. C'est au début ou à coup sûr dans les premiers commencements d'une vie plus régulière qu'il se montrera le plus importun, c'est-à-dire à l'époque où les passions et les affections mauvaises vous bouleversent encore avec le plus de violence. Il vous suscitera la guerre tantôt au dedans, tantôt au dehors ; il vous tendra ses pièges aussi bien dans les revers que dans la bonne fortune ; il cherchera à vous prendre dans les filets d'une joie folle ou d'une tristesse excessive ; un jour, il tramera votre perte en vous inspirant une trop grande sécurité, le lendemain, en vous jetant dans un abattement sans mesure. Parfois il vous laissera tranquille pour un temps, puis tout à coup il se jettera sur vous à l'improviste. Tantôt il dressera ses embûches dans le secret et se glisera furtivement dans votre âme sous prétexte de piété ; d'autres fois il se montrera de face et

cherchera à vous porter un coup droit quand vous ne vous y attendez pas. Vous le repoussez, il reviendra une seconde, une troisième fois à la charge ; il redoublera de menaces, dans l'espoir de vaincre par son opiniâtreté celui qu'il n'a pu terrasser ni par ruse ni par violence. Tantôt votre âme sera tellement bouleversée, votre esprit obscurci par des ténèbres si épaisses que vous ne saurez plus que faire, ni quel jugement porter sur vous-même ; d'où il arrivera que, tiré dans tous les sens, vous serez exposé à des incertitudes et à des fluctuations qui feront votre malheur. Tantôt votre esprit, votre cœur, vos sentiments seront comme rétrécis, abattus ou dissipés à tel point que vous ne trouverez plus aucun attrait à publier les louanges de Dieu et que même vous n'aurez plus aucune attention dans vos prières. D'autres fois des épreuves vous écraseront et vous meurtriront au point que, destitué en quelque sorte du secours d'en haut et enveloppé de toutes part des ombres et des horreurs de la mort, vous vous écrierez avec l'Apôtre : « Nous avons été accablés outre mesure, au delà de nos forces, si bien que nous étions las de vivre. » (II Cor. 1, 8.) Il arrivera enfin, si Dieu le permet, que non plus une de ces tenta-

tions, mais plusieurs ou toutes à la fois viendront s'abattre sur vous ; mais, d'une part, à moins que Dieu ne le permette, vous ne serez point tenté du tout, et de l'autre, s'il le permet, la tentation ne fera que tourner à votre plus grand avantage.

II. — De votre côté, contentez-vous de surveiller ces tentations et, comme si vous étiez placé au haut d'un lieu d'observation, interrogez du regard tous les alentours de la place pour découvrir les menées de l'ennemi, soit qu'il attaque à force ouverte, soit qu'il se glisse inaperçu sous les murailles. Parfois c'est une affaire de rien du tout, souvent même c'est une chose parfaitement sainte qui éveille au dedans de nous un effroyable tumulte et de dangereuses tentations, pour peu que nous laissions endormir notre vigilance. Aussi faut-il se défier même des choses qui n'ont rien de mauvais en elles-mêmes. La circonspection est de tous les moments, mais elle est surtout nécessaire aux débuts de la tentation. Voici, en effet, dans quel ordre les choses se passent le plus ordinairement. L'ennemi commence par glisser dans notre esprit une simple pensée de l'objet qui excite notre concupiscence ; s'il voit que cet objet nous sourit, il en rend la

pensée plus vive, et il y entortille pour ainsi dire notre esprit, l'enfermant en des chaînes qui vont toujours se resserrant. Si alors nous ne résistons pas, en faisant un bon usage de notre liberté, il nous sera beaucoup plus difficile de résister quand nos facultés intérieures se trouveront en quelque sorte enchaînées et captives.

III. — Malgré cela, si nous avons agi avec négligence au commencement de la tentation, ce n'est pas une raison de nous rendre à notre adversaire ; il faut, au contraire, appeler du secours, se faire une arme de tout et secouer avec énergie les liens qui nous enlacent. Dès le début, résistez autant que faire se peut, comptant, non sur vos efforts ou sur votre adresse, mais sur la miséricorde de Dieu. Car, « si ce n'est pas le Seigneur qui garde la cité, c'est en vain que veille celui qui la garde ». (Ps. cxxvi, 1.) A moins donc qu'il ne vous soutienne, vous ne resterez pas debout ; car, dès qu'il retirera la main, vous tomberez. Mais pour mériter qu'il vous aide de sa grâce, prenez garde à ne point vous abandonner à la nonchalance. Tant que la volonté est libre en vous, tant qu'elle est la maîtresse de ses actes, unissez-la à la grâce de Dieu et faites-la travailler avec elle.

IV. — Si vous avez eu le malheur de succomber à la tentation, ne rejetez votre faute ni sur Dieu, ni sur le démon, ni sur je ne sais quelle fatalité. Car ces fatalités et ces nécessités du sort inventées par les païens et par les mauvais chrétiens, les vrais fidèles ne les connaissent pas ou plutôt ils les ont en exécration. Si, vous disais-je, vaincu par la tentation vous tombez dans le péché, n'en accusez pas Dieu, qui ne saurait être l'auteur de l'iniquité, mais accusez-vous vous-même qui avez librement donné votre consentement au démon. Personne, en effet, n'aurait pu vous contraindre à céder à ses suggestions si vous vous étiez obstiné à ne pas y consentir. Accusez-vous donc vous-même et relevez-vous sur-le-champ.

V. — Car, de même que les onguents et les emplâtres appliqués à temps sur une blessure guérissent facilement les chairs fraîchement déchirées, et qu'ils ne les guérissent que très difficilement quand déjà la gangrène a commencé ses ravages ; ainsi, pourvu qu'immédiatement après avoir péché vous ayez soin d'exciter en vous un sincère repentir, vous retrouverez sans grand effort la grâce que vous avez perdue ; mais si vous restez quelque temps dans ce malheureux état, vous ne vous relèvez-

rez déjà plus si facilement, par la raison que le poids et l'habitude du péché écrasent en vous l'homme intérieur et le tiennent dans une violente oppression. Pour n'être donc pas vaincu par le démon, réfugiez-vous toujours auprès de Dieu, appelez-le à votre secours, cachez-vous sous les ailes de sa protection, poussez devant lui vos gémissements et vos soupirs. C'est le secret pour n'être pas vaincu ou, si parfois on succombe, pour se relever et ne point périr. Si vous n'avez pas de dangereuses tentations à subir, reconnaissez la miséricorde de votre bon Père et soyez plein de reconnaissance pour lui. Persuadez-vous bien que s'il vous épargne, s'il éloigne de vous les tentations, c'est que votre extrême faiblesse ne vous permettrait pas de résister victorieusement à leurs assauts.

CHAPITRE VII

Il faut combattre ses vices par l'imitation des vertus de Jésus-Christ et surtout de son humilité

I. — N'ayez avec les démons et avec les vices ni paix ni trêve. Loin de là ; combattez l'esprit infernal avec un courage qui ne se

laisse ni épuiser, ni vaincre ; quant aux vices, poursuivez-les toujours d'une haine opiniâtre. Bien que, durant l'exil de cette vie passagère, il ne vous est pas possible d'éviter toute faute et de vous soustraire si bien à toutes les séductions du mal, que de temps à autre vous ne tombiez dans ses filets, il n'en faut pas moins haïr toujours, toujours éviter avec prudence ces sortes de prévarications, qu'elles soient graves ou légères ; il faut toujours détester tout ce qui déplaît à Dieu.

II. — Ayez en abomination le fléau de l'orgueil et de la vaine gloire. Réprimez avec soin les mouvements désordonnés de la colère et de l'impatience, émoussez en vous les piquantes épines de l'indignation. Ah ! que ne pouvez-vous, avec la grâce de Dieu, non seulement les émousser mais les arracher jusque dans leurs racines ! Se fâcher un coup peut être une faiblesse humaine ; mais nourrir sa colère et sa haine, cela tient certainement du démon. Pour contenir et dompter les éclats de la colère, vous ne pouvez avoir de motif plus efficace que le souvenir de la patience et de la douceur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. De même pour guérir les plaies de votre orgueil il n'est point de remède plus puissant que de vous mettre

sous les yeux l'humilité de votre Sauveur. Ce n'est pas à tort qu'il nous a dit lui-même : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ». (S. Math. XI, 29.) Le disciple ne peut qu'avoir honte de s'enfler et de s'élever dans son esprit, quand il voit que son Maître est humble ; l'homme qui se laisse aller aux emportements de la fureur ne peut que rougir s'il considère que son Dieu est doux ; la créature qui refuse de se soumettre à l'autorité ne peut que se confondre quand elle contemple l'obéissance du Créateur.

III. — Voici l'abrégé de la philosophie chrétienne : efforçons-nous de suivre Jésus-Christ notre chef dans les voies de la vraie humilité. Car si nous ne devenons comme de petits enfants, nous n'entrerons point dans le royaume des cieux (S. Math. XVII, 3). Plus on est humble, plus on est proche de Dieu, plus on a fait de progrès dans la perfection évangélique. Bienheureux ceux qui méritent d'être au nombre des gens que le monde tient pour insensés et que Dieu tient pour sages !

VI. — Montrez de la bienveillance à écouter les avis de n'importe qui ; souffrez que n'importe qui vous instruisse et vous avertisse, fût-ce quelqu'un de plus jeune ou de moins élevé

que vous. Ne méprisez personne; placez, au contraire, tout le monde au-dessus de vous et soumettez-vous de cœur à qui que ce soit. Si dans ce moment-ci tel ou tel est méchant, il se peut que par la bonté de Dieu il devienne, en un clin d'œil, bon et même très bon. Il arrive d'ailleurs que des hommes, fort imparfaits en apparence, portent cachées en eux des vertus extraordinaires qui les rendent très agréables à Dieu. Formez-vous la conviction intime qu'il n'y a point de pécheur, ni d'impie, ni de débauché qui ne vécût plus saintement que vous s'il avait reçu de Dieu autant de grâces que vous en avez reçu. Cette considération vous inspirera de très humbles sentiments de vous-même et vous aidera à préférer sans trop de peine tout le monde à vous. Puissiez-vous arriver à un tel degré d'abaissement dans votre pensée que vous ne vous soumettiez pas seulement à tout homme mais à toute créature, vous jugeant indigne de jouir de la lumière, d'avoir le sol sous vos pieds, mais tout à fait digne, au contraire, de voir toutes les créatures venger sur vous l'injure que vous avez faite à leur Créateur.

CHAPITRE VIII

Pratique de l'humilité vraie en lutte avec l'amour-propre et la vaine gloire

I. — Méprisez les faveurs et les louanges des hommes. N'ayez ni trop d'empressement de plaire, ni trop de frayeur de déplaire. Vivez toutefois de telle manière que vous plaisiez aux bons, qui ont le véritable amour de Dieu. Si Dieu vous a refusé les avantages du corps, la pénétration de l'esprit, le don de l'éloquence, n'en soyez pas trop confus. De même ne rougissez point de ce qu'il y a extérieurement d'humble en vous, ainsi que Dieu et votre état l'exigent ; mais gardez toute votre honte pour le péché seulement. Ne vous préoccupez que de ce qui est nuisible à l'honneur de Dieu et au salut des âmes. Il ne faut pas cependant que le vrai serviteur de Dieu néglige une honnête bienséance dans ses manières.

II. — Si vous êtes sur le point d'entreprendre une affaire d'éclat et que le désir des applaudissements humains se glisse dans votre cœur, ne poursuivez pas dans ces conditions l'œuvre que vous avez entreprise ; changez

d'abord votre intention, et dans ce que vous faites n'ayez d'autre ambition que de servir Dieu et de lui plaire. De cette manière, si le commencement ou même le milieu de votre action a été corrompu, la fin du moins sera pure et sans tache. Quelque succès que vous ayez eu dans la conduite d'une affaire, si caressant que soit en vous le chatouillement de la vaine gloire, résistez par la force de votre raison aux attraites de ce sentiment dépravé, et autant qu'il est en vous, gardez votre esprit libre et tranquille. Pensez que vous avez rempli le rôle d'un autre et que ce n'est pas vous, mais cet autre qui a fait ce qui est fait. Attribuez, en tout cas, à Dieu, et sans réserve, ce que vous avez accompli de bon et de louable.

III. — Apprenez à écouter avec patience et avec satisfaction ceux qui vous montrent vos défauts, persuadé que lorsqu'ils vous reprennent, ils ont un jugement meilleur que vous quand vous vous excusez. Puissiez-vous n'être pas plus sensible soit à de justes louanges soit à des affronts immérités que si vous n'étiez nullement en cause ! Vous rapporteriez ces louanges à Dieu seul et pour les affronts, vous vous les imputeriez à vous-même tout en vous abandonnant entre les mains du Seigneur.

Ah ! que n'aimez-vous mieux essayer un affront que de recevoir un éloge ! Ce serait plus utile et plus sûr pour vous, si ce n'est peut-être que vous aimiez, non pas qu'on vous loue, mais qu'on loue le Seigneur en vous.

IV. — Ce qui est certain, c'est que l'homme véritablement humble aime mieux être tenu pour vil et abject que pour humble et saint. Il reconnaît de bonne foi devant Dieu qu'il n'est qu'un pécheur inutile, indigne et ingrat, et dès lors il ne désire pas être autre chose aux yeux des hommes. Quand on vous reprend à bon droit, humiliez-vous ; tenez votre volonté toute disposée à corriger le défaut qu'on vous signale et, laissant le reste aux soins de la Providence, demeurez dans le calme. Si vous mettez la paix de votre âme à la merci du jugement des hommes et non pas dans le témoignage de votre conscience et en Dieu, le trouble aura bien vite raison de vous dès que les hommes vous retireront leur faveur. Qu'ils aient de vous telle opinion que vous voudrez, il doit vous suffire de plaire à Celui qui scrute les cœurs et les reins. (Sag. 1, 6.) Toutefois, à l'exemple de l'apôtre saint Paul, ayez soin de faire le bien « non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes ». *Providentes bona non*

tantum coram Deo sed etiam coram omnibus hominibus. (Rom. XII, 17.)

CHAPITRE IX

De la conduite à tenir dans les adversités

I. — Dès que vous sentez s'abattre sur vous quelque tribulation ou quelque épreuve, tournez votre esprit vers le Seigneur et abandonnez-vous entièrement à lui, sans prononcer un mot de murmure et sans demander la raison du malheur qui vous atteint. Si vous avez besoin de vous plaindre, allez aux pieds du Seigneur; déposez là toutes les plaintes que vous êtes tenté de faire aux hommes; traitez avec lui comme vous traiteriez avec le Père le plus tendre; c'est là que vous trouverez le plus puissant appui dans les peines qui vous tourmentent. Pour lui sachez tout supporter avec égalité d'humeur. Que les démons vous dressent des embûches et vous enlacent dans les pièges de leurs tentations; que la voie de la vertu et de la justice vous paraisse hérissée d'épines; que l'un vous calomnie et que l'autre vous écrase; que le froid vous glace ou que la chaleur vous brûle; que l'estomac se torde ou que la tête menace

d'éclater ; que la corruption vous envahisse les os ou que les vers se disputent les lambeaux de votre chair ; que votre esprit, enveloppé de nuages et investi d'épaisses brumes, languisse dans les ténèbres ou se débâte contre le doute ; que votre âme, enfin, sommeille dans le dégoût ou s'engourdisse dans la froideur et l'indifférence : pour vous, laissez tout passer et maintenez-vous dans la patience.

II. — Recevez avec amour toutes les contrariétés comme des cadeaux très précieux venus de la main de Dieu. Qu'elles vous arrivent du ciel, ou des éléments, ou de l'enfer, ou de vos ennemis, ou des suppôts de Satan, ou de bêtes malfaisantes, n'allez pas vous imaginer qu'elles viennent d'ailleurs que de la providence et des secrètes dispositions de Dieu. Car s'il ne jugeait à propos de la permettre, aucune adversité ne pourrait vous assaillir.

III. — Quand l'ennemi du genre humain s'attaqua au saint homme Job et lui infligea coup sur coup la perte de tous ses biens et la mort de tous ses enfants, ce bienheureux patriarche ne dit pas : « Le Seigneur m'a tout donné, le démon m'a tout ôté » ; mais que dit-il ? « Le Seigneur m'a tout donné, le Seigneur m'a tout enlevé ; il a fait comme il lui a plu ;

que le nom du Seigneur soit béni ». (Job 1, 21.) Dans les épreuves que vous avez à subir, il faut chercher votre consolation auprès de Celui qui vous a créé et racheté, et non pas dans les sortilèges. Car recourir aux secrets de la magie ou aux hommes qui la professent pour en recevoir d'infâmes avis, c'est quitter Dieu pour le démon et se séparer de lui. Si le Seigneur sait que la santé corporelle vous est utile, il l'accordera très certainement à vos prières ; et s'il ne l'accorde pas, vous devez être intimement persuadé que le bien de votre âme exige que vous en restiez privé. Il n'y a que le manque d'esprit de foi, disons mieux, il n'y a que le comble de la folie qui puisse pousser un chrétien à se fier à des remèdes pires que la peste.

IV. — Et voyez la ruse du serpent : pour ôter aux fidèles l'appréhension de commettre un péché grave en recourant aux maléfices, le démon pousse la supercherie jusqu'à mêler à ses incantations le nom du Christ et des saints et jusqu'à entourer ses momeries d'observances religieuses. Il sait bien, le misérable, que, s'il ne mêlait quelques gouttes du miel de la piété au venin de ses superstitions, aucun chrétien ne se résoudrait facilement à boire sa mixture. Mais que disent les livres saints ?

« Vous ne vous adresserez point aux magiciens et vous ne demanderez point avis aux devins. » (Levit. xix, 31.) Et ailleurs on lit : « Qu'il ne se trouve personne parmi vous qui consulte les devins, ou qui observe les songes et les augures, ou qui use de maléfices, de sortilèges et d'enchantelements, ou qui consulte ceux qui ont l'esprit de Python et qui se mêlent de deviner et d'interroger les morts pour apprendre d'eux la vérité. Car le Seigneur a en abomination toutes ces choses. » (Deut. xviii, 10 à 12.) Ayez donc, vous aussi, tout cela en exécration et mettez toute votre espérance en votre Dieu.

V. — Ne vous laissez pas aller à l'indignation contre ceux qui vous font du mal ; reconnaissez qu'ils ne sont que les exécuteurs de la justice divine ; aimez-les et rendez grâces à Dieu. Fixez l'œil de votre cœur plutôt sur Celui qui permet que ces peines vous arrivent que sur les personnes qui vous les causent. Aussi longtemps que vous vous exercerez à agir de la sorte, si votre faiblesse combat la résolution que vous avez prise, si elle cherche à attiser en vous des sentiments de haine contre ceux qui vous persécutent, gardez-vous de lâcher pied, mais tenez ferme et suppliez le Tout-Puissant de vous faire remporter la victoire.

VI. — Que si le Seigneur lui-même semble vous avoir rejeté loin de lui pour vous laisser en quelque sorte à la discrétion de Satan, au point que, délaissé tant au dedans qu'au dehors, vous soyez de toute part investi des plus grandes calamités, de toute part assailli des plus affreuses pensées, de toute part crucifié en d'inexprimables tortures, ne donnez jamais entrée dans votre esprit au moindre soupçon de défiance au sujet de l'amour paternel que vous porte votre Créateur ; ne vous éloignez pas pour cela de lui, ne cherchez pas même à vous soustraire à la tribulation qui vous harcèle, ne recourez point à des remèdes ou inutiles ou proscrits par la loi de Dieu, ne vous mettez pas en quête de quelque impure consolation ; mais, attaché à votre Dieu par la foi nue et par la nue charité, souffrez qu'on vous frappe et qu'on vous flagelle comme Dieu le voudra et aussi longtemps qu'il le voudra. Attendez en silence la fin de la tourmente, selon l'ordre et les dispositions de la Providence, répétant de temps à autre au plus intime de votre cœur : « Que la volonté de Dieu soit faite, car elle ne saurait être mauvaise. » Je vous le répète : ne laissez en rien ébranler votre résolution quoique vous n'entrevoyiez

pas le terme de vos tentations ; mais, plein d'une sainte espérance et armé d'un courage invincible, tenez ferme jusqu'au bout.

VII. — Dieu purifie, polit et éprouve ses élus ; il ne les abandonne jamais. « Le Seigneur est proche de ceux qui ont le cœur affligé et il sauvera les humbles d'esprit. » (Ps. xxxiii, 19.) Il se peut que, pour le moment, vous ne sachiez pas pourquoi il vous châtie et vous écrase de la sorte ; mais une fois que vous serez arrivé auprès de lui, vous verrez clairement que les fléaux dont il se sert pour exercer votre vertu ont leur principe dans son seul amour pour vous. Jamais il ne permet qu'une affliction, si petite soit-elle, arrive à quelqu'un de nous sans qu'elle nous apporte de précieux avantages si nous la supportons avec patience. Il estime infiniment plus l'humble résignation dans les abandonnements intérieurs que les tendres épanchements de la plus suave dévotion. Il ne vous laissera pas tenter au delà de vos forces, pourvu que vous ayez confiance non en vous, mais en lui ; pourvu que vous conserviez la patience et qu'avec une sainte confiance vous attendiez son secours.

CHAPITRE X

De la conformité de notre volonté avec la volonté divine au temps des adversités

I. — Ne vous avisez jamais de dire : « Ces épreuves-ci ou ces épreuves-là me conviennent moins que d'autres que je supporterais moins difficilement et avec plus de fruit. » Gardez-vous de jamais rien dire de pareil, avec l'impatience au cœur ; au contraire, quelque fardeau que Dieu vous mette sur les épaules, portez-le sans le plus léger murmure et croyez-le très utile à votre âme, comme il l'est en effet. Il faut travailler sans cesse à plier votre volonté de façon qu'elle se conforme parfaitement à la volonté et aux ordres de Dieu ; il faut que, renonçant à votre volonté, vous vous habituiez à suivre celle de Dieu aussi promptement que l'ombre s'attache au corps. Si, à ce prix, vous parvenez à renoncer pour Dieu au penchant de vos sens et de vos affections, on ne saurait dire combien seront grandes la paix et la tranquillité que vous aurez en partage ; vous commencerez à vivre, même dès ce monde, dans une espèce de paradis.

II. — Cet amour hors de saison qui vous

porte à vous rechercher vous-même, à vous replier sur vous-même, à vous aimer en vous-même et non pas en Dieu, suffit, à lui seul, à troubler votre âme, à la souiller et à l'empêcher de recevoir les affectueux embrassements de l'Époux céleste. De ce détestable amour de vous-même naissent en vous toutes les passions et toutes les affections déréglées, la confusion et le désordre, ou, pour tout dire en un mot, de cet amour naît tout le mal. Autant cet amour déréglé décroît et s'éteint en vous, autant à leur tour les vices diminuent et s'éteignent, autant à leur tour grandissent en vous la vraie liberté et le véritable amour de Dieu.

III. — Gardez-vous donc de choisir les peines que vous consentez à subir et de déterminer celles que vous ne voulez pas supporter. Soyez, au contraire, disposé à recevoir toutes celles que Dieu voudra vous envoyer. Il ne faut pas même vous tourmenter parce que vous vous êtes attiré ces peines par vos péchés. Que vous en soyez la cause ou non, tenez-vous dans le calme. Vous pouvez sans doute les imputer à vos méfaits et vous en humilier profondément ; mais, comme je vous l'ai dit, il faut éviter le découragement, puis-

qu'il n'a aucune raison d'être et il faut aussi vous maintenir dans une parfaite égalité d'âme. La Passion de votre Dieu satisfera pour vos péchés ; quant à vos souffrances personnelles, endurez-les par amour pour le Seigneur. Que le principe mauvais qui a donné naissance à vos maux déplaie à votre âme, j'y consens, mais pour les afflictions qui en sont la conséquence, supportez-les de bon cœur et faites-en un sacrifice au Très-Haut. Vous les transformerez ainsi en un baptême très efficace qui lavera vos souillures ou, mieux encore, vous en ferez les éléments d'un glorieux martyre.

CHAPITRE XI

De la confession de la foi dans les persécutions

I. — Si, par la permission de Dieu, vous vous trouviez jamais dans l'alternative ou de renier la foi du Christ ou de subir des tourments, ou même la mort, mourez mille fois, s'il se peut, plutôt que d'acquiescer par le moindre signe, par la moindre parole, à la plus abominable apostasie. Ne vous en laissez pas imposer par de faux raisonnements ; ne dites pas en vous-même : « Je suis faible et j'ai hor-

reur des tourments. Quel mal y aurait-il si, cédant à la crainte, je reniais Jésus-Christ de bouche ou par signe alors que dans le cœur je le confesserai et je l'adorerai? Est-ce qu'il n'a pas plus égard au cœur qu'aux paroles ou aux actions? Je le renie extérieurement, soit; mais intérieurement je ne le renie pas. » Vous vous trompez du tout au tout si vous raisonnez de la sorte; car il est écrit : « On croit de cœur pour la justice, mais on confesse de bouche pour le salut. » *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem.* (Rom. x, 10.) Ce n'est pas seulement dans le secret du cœur, mais ouvertement et en public qu'il faut confesser la foi dans le Christ quand les circonstances l'exigent. La vérité a dit de sa propre bouche : « Celui qui m'aura renié devant les hommes, je le renierai à son tour devant mon Père qui est dans les cieux. » (S. Math. x, 33.) Si vous reniez votre foi, vous perdez Dieu, vous êtes séparé, retranché de la communion des fidèles et vous n'aurez plus de place dans leurs rangs tant que vous n'aurez pas franchement confessé cette foi que vous avez eu l'impiété de renier, tant qu'à l'exemple de saint Pierre vous n'aurez pas fait pénitence de votre crime.

II. — Si vous tremblez pour votre faiblesse, fuyez à temps la persécution. Mais si dans votre fuite on vous arrête et qu'on vous interroge, sachez que vous n'avez pas le droit d'user de dissimulation. Heureux le martyr qui donne sa vie avec humilité et résignation, alors même que l'effroi et la tristesse remplissent son âme, soit qu'il la donne pour la foi de Jésus-Christ ou pour le salut du prochain, soit qu'il se laisse immoler pour la justice ou pour la vérité ! Le Sauveur, en effet, pour consoler ceux de ses élus qui, par fragilité humaine, éprouvent de vives répugnances et des craintes mortelles en face des tourments, a daigné prendre sur lui leurs infirmités lorsque, à l'approche de sa Passion, lui aussi tremblant et dans les pleurs, il a jeté ce cri d'angoisse : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » (S. Math. xxvi, 38.)

III. — Quelle que soit la peine que vous ayez à supporter, petite ou grande, formez-vous l'habitude de l'offrir immédiatement en louange éternelle au Très-Haut, disant, par exemple : « Seigneur, le besoin où je me trouve, la misère où me voilà réduit, cet obstacle qu'on m'oppose, cette tentation qui me harcèle, je vous la remets entre les mains, je vous l'offre à

l'éternelle louange de votre nom ; cette calamité, je l'unis à la Passion et aux douleurs de votre Fils unique et je vous la présente pour votre gloire dans l'éternité. » On pourra de même offrir à Dieu tous ses travaux et toutes ses actions. Cela peut se faire en un clin d'œil et sans paroles, par une simple et douce élévation de l'âme à Dieu. Vous ne pouvez que retirer d'abondants fruits de cette excellente habitude. Car ainsi toutes vos œuvres qui n'ont par elles-mêmes ni prix ni valeur deviendront, unies aux mérites de Jésus-Christ, très parfaites et très méritoires.

CHAPITRE XII

Des vaines préoccupations au sujet de l'avenir

I. — Voyez partout la providence de Dieu. En tout événement, ne manquez jamais de vous appuyer sur elle, dans la persuasion qu'il n'arrive rien qui n'ait une cause et que cette cause est toujours ordonnée par une intelligence. De tout ce qui se passe dans l'univers, n'attribuez donc rien ni au hasard ni aux constellations. Ayez en horreur ces inventions super-

stitieuses et diaboliques des astrologues (1), qui prétendent assujettir au cours des étoiles la vie, les habitudes, les actions et les projets des hommes ; qui se targuent de lire dans les astres et d'annoncer à l'avance des faits qui ne découlent pas de la constitution naturelle des éléments et des êtres corruptibles. Cette audacieuse prétention a je ne sais quel goût d'idolâtrie et fait beaucoup de tort à la vraie religion. Aussi les oracles des prophètes et les avis des saints Pères concourent-ils à la condamner et à l'interdire sans pitié. Écoutez ce que dit Isaïe de la part de Dieu aux habitants de la Chaldée très adonnés à l'étude de l'astrologie : « C'est la sagesse et la science qui t'a séduite [ô fille des Chaldéens]... Le mal tombera sur toi sans que tu saches d'où il vient... Qu'ils se lèvent maintenant et qu'ils te sauvent, ces augures qui contemplaient les astres et se livraient à des calculs pour t'annoncer tes destinées ! Les voilà devenus comme un fétu de paille ; le feu les a dévorés ; ils n'arracheront point leur âme à l'étreinte de la flamme. »

(1) Si nous n'avons plus les astrologues, nous avons eu les mediums après les tables tournantes. Aujourd'hui tout est à l'hypnotisme. (*Note du traducteur.*)

(Isaïe XLVII, 10 à 14.) Et Moïse, s'adressant au peuple d'Israël : « Les nations dont tu vas occuper le pays écoutent les augures et les devins, mais pour toi, tu as reçu du Seigneur ton Dieu une tout autre instruction. » (Deut. XVIII, 14.) Et Jérémie, à son tour : « Ne craignez point, dit-il, les signes du ciel comme les nations les craignent. » (Jér. x, 2.) Il ne convient donc pas que le chrétien fasse dépendre ses joies ou ses tristesses des vaines prédictions de l'astrologie.

II. — « Mais, nous dira-t-on, ce que les devins ont prédit se réalise parfois. » Je réponds d'abord que ce n'est pas le cas le plus ordinaire et j'ajoute qu'alors même que leurs prédictions s'accomplissent, les devins ne le doivent pas à leur maladroite habileté, mais à une secrète disposition du Ciel qui permet que les choses arrivent comme ils les ont prédites, précisément parce qu'on ajoute foi à ces sortes de prédictions. Car, de même que les fidèles reçoivent toujours des dons utiles à raison de leur confiance en Dieu, ainsi, par un juste jugement d'en haut, il arrive à ceux qui ne sont pas de vrais chrétiens de recevoir des faveurs pernicieuses à raison de la confiance qu'ils mettent dans les démons ou dans ceux qui se

font une profession de leurs pratiques superstitieuses.

III. — Il est bien vrai que l'esprit des ténèbres ne connaît pas l'avenir, mais parfois il lui suffit de voir se dessiner un événement pour en prédire l'issue. Il voit, par exemple, qu'un voyageur fait des préparatifs pour passer en Italie ; qu'y a-t-il d'étonnant que, doué de l'agilité qui est propre à sa nature angélique, il prenne les devants et annonce là-bas qu'un tel va arriver en Italie ? Et quand il voit des pluies abondantes tomber en Éthiopie, a-t-il bien grand mérite à promettre aux Égyptiens le prochain débordement du Nil ? Et c'est grâce pourtant à de pareilles finesses que cet imposteur attire à lui la confiance d'un grand nombre d'hommes.

IV. — Sur ceux qui se confient en Dieu et qui s'abandonnent à lui sans réserve, ni les révélations de l'astrologie, ni les prodiges de la magie, ni les fourberies ou les prestiges de Satan n'ont absolument aucun pouvoir. Si, dans certains cas, ils ont causé quelque malheur aux justes, c'est que le Seigneur l'a permis pour le bien de ces justes. Quant à vous donc, n'ayez que du mépris pour les fictions de ceux qui empruntent leurs prophéties à la

situation des astres ou qui lisent l'avenir soit dans les rides du visage, soit dans les plis de la main ; tournez toute votre attention vers Celui qui a créé et qui gouverne l'univers, attachez-vous à lui, abandonnez-vous en lui.

V. — Ne vous troublez jamais au sujet de ce qui arrive ou de ce qui se passe ; que l'air soit doux ou âpre, que les fruits de la terre soient abondants ou rares ; que Dieu envoie la paix ou la guerre, gardez-vous de murmurer ; mais, humilié sous sa main puissante, courbez la tête et soyez tranquille, sans pour cela exclure tout sentiment. N'examinez pas avec une sorte d'anxiété si, durant votre exil ici-bas, vous jouirez jamais d'un plus parfait repos, si vous recevrez une plus large effusion de grâces ; si, au sortir de ce monde, vous passerez par le purgatoire et si vous aurez à y rester longtemps, ou si vous vous envolerez tout droit au ciel. Contentez-vous d'avoir une absolue confiance dans le Seigneur et, tant pour le siècle à venir que pour le temps présent, désirez que tout ce qui vous concerne soit en tout conforme aux dispositions de la volonté divine ; n'aimez pas moins la justice de Dieu que sa miséricorde et tenez pour infiniment plus terrible d'offenser le Seigneur que de subir la peine que vos péchés vous ont méritée.

CHAPITRE XIII

Des confessions faites avec scrupules. — De la pusillanimité

I. — Mettez-vous en garde contre l'abattement pernicieux de l'âme, contre les vains scrupules de la conscience, contre les répétitions inopportunes et embrouillées de confessions déjà faites et contre toute autre inquiétude pareille de l'âme. Tout cela ne peut qu'empêcher votre progrès dans les voies spirituelles. Il ne plaît pas du tout à Dieu que nous passions notre vie dans les angoisses, comme si tout était perdu parce que nous l'avons offensé en matière légère, comme s'il était tout prêt à nous charger de chaînes et à nous précipiter dans l'abîme parce qu'un défaut d'attention ou un oubli involontaire nous a fait omettre quelques circonstances dans nos confessions.

II. — Il n'en veut pas moins que nous apportions un soin raisonnable à nous rappeler nos fautes pour les déclarer à son ministre avec ingénuité et candeur, sans rien dissimuler. Un moyen de ne pas oublier ses péchés, c'est de ne pas mettre un temps trop long entre une confession et l'autre, mais de s'approcher

souvent du tribunal de la pénitence avec les dispositions voulues, surtout qu'une confession humble et fréquente attire sur nous des bienfaits admirables de la grâce.

III. — Quand on a le désir de vivre de la vie spirituelle, et surtout quand on a fait les premiers pas dans cette voie, le démon met ordinairement beaucoup d'ardeur à nous tendre les pièges de la pusillanimité, de la tristesse, du découragement et de la tiédeur. Ces pièges, vous ne les éviterez qu'en vous nourrissant d'une filiale confiance en Dieu, qu'en imprimant à votre esprit de l'activité et de l'élan, avec le secours du ciel qu'il vous faut implorer. Une crainte excessive qui resserre l'âme est la source de beaucoup de maux. Quand on s'en laisse dominer, on verse dans beaucoup d'erreurs et l'on croit que tout ce qu'on fait est péché. Il suit de là que, sans cesse tourmenté d'angoisses et l'esprit dans une agitation continuelle, on se torture à faire pitié, sans aucune raison. A de pauvres malheureux de cette nature il faut témoigner beaucoup de compassion, quoique, à vrai dire, ils se guériraient avec la plus grande facilité s'ils se décidaient à suivre promptement et hardiment les conseils de personnes sages et prudentes, au lieu de s'aheurter à leurs propres jugements.

IV. — S'il arrive que vous soyez hésitant, plongé dans le doute et l'anxiété, ou que vous vous trouviez en face de difficultés pour ainsi dire insurmontables, prenez immédiatement votre recours à Dieu, consultez-le, remettez-lui cette affaire embrouillée avec une ferme confiance et de tout votre cœur. Ne comptez ni sur votre habileté, ni sur vos forces, mais uniquement sur la bonté de Dieu, avouant humblement que vous êtes incapable de mener cette affaire à bon terme. A cette condition tout aura une issue heureuse. Car Dieu ne négligera jamais ce que votre humilité lui a confié ; au contraire, il soignera, il dirigera, il achèvera tout à votre plus grand avantage et à celui des autres.

CHAPITRE XIV

De la paix parfaite et du repos de l'âme

I. — Ah ! puisse Dieu seul régner au dedans de vous ! Car, tant que votre cœur ne sera pas débarrassé de tout ce qui n'est pas Dieu, tant qu'il restera attaché à quelque objet qui passe, tant que vous aimerez mieux votre volonté que celle de Dieu, vous ne parviendrez pas à vous

unir plus parfaitement à votre Seigneur. Heureux l'homme qui au dedans est dépouillé de tout ; qui ne se laisse pas troubler outre mesure par les pertes qu'il lui faut subir ; qui ne se livre pas à une folle dissipation quand il lui arrive de réussir ; qui s'accommode avec égalité d'humeur à toutes les vicissitudes ; qui a le secret de se renoncer ou de sortir, pour ainsi dire, de lui-même ; qui, en un mot, par la parfaite abnégation de son être, est déjà parvenu au sommet de la charité ! Quelle n'est pas, croyez-vous, la paix qu'un tel homme possède ? Elle est grande, elle est immense ; aucune parole n'en saurait définir l'étendue.

II. — Dans les âmes ainsi disposées le torrent de la divine consolation se répand quelquefois avec une telle abondance qu'impuissantes à en supporter le débordement, elles sont en quelque sorte contraintes de s'y soustraire et de crier vers le ciel : « Seigneur, arrêtez les eaux de votre grâce ! » Aussi arrive-t-il dans ces moments où la visite de Dieu les comble de ses faveurs que les corps mêmes qu'elles animent sont miraculeusement transfigurés. Elles ont, en toute vérité, le droit de chanter avec le Psalmiste : « Je dormirai en paix et je jouirai d'un parfait repos. » (Ps. iv, 9.) Oh ! la

paix souhaitable qui surpasse tout sentiment et qui est au-dessus de toute intelligence ! Oh ! la paix délicieuse où l'âme se sent entraînée vers les biens intérieurs, où, rendue étrangère à tout ce qui s'agite au dehors, elle repose avec bonheur en Dieu ! Oh ! la paix aimable qui élève l'esprit au-dessus de lui-même, et, le submergeant dans les richesses de l'ineffable gloire, le fait passer tout entier en Dieu ! Heureuse, infiniment heureuse, l'âme qui mérite de se réchauffer souvent ainsi sur le sein de son Époux et de s'endormir souvent ainsi entre les bras de son bien-aimé. Il n'est pas à dire quel sentiment de joie elle éprouve dans cette paix, alors que, sous l'abondance des délices spirituelles, elle ne se retrouve plus, alors que cette incompréhensible et inappréciable douceur la pénètre de part en part, qu'en la pénétrant elle l'enivre, et qu'en l'enivrant elle la met dans une sainte sécurité.

III. — Mais, hélas ! tant qu'on traîne ici-bas ce corps sujet à la corruption, il n'est pas possible de jouir longtemps de cette sainte et secrète intimité avec Dieu. Car l'Époux va et vient ; tantôt il se montre, tantôt il se cache. Oh ! quel dégoût du présent, quels gémissements et quels soupirs envahissent cette âme sainte

Quand, après de tels transports, elle revient à elle-même, quand elle retombe d'une si riche opulence en une si complète détresse, de si sublimes délices en une si profonde misère, d'une si agréable tranquillité d'esprit en de si pénibles distractions et en des tentations si pleines d'amertumes ! Toutefois ces gémissements et ces soupirs ne sont pas sans quelque consolation pour elle et ils engagent l'Époux à hâter son retour.

IV. — Au reste, c'est le petit nombre qui atteint à cette hauteur de perfection ; c'est le petit nombre en qui la pureté et la simplicité brillent d'une aussi grande clarté ; c'est le petit nombre qui se maintient dans cette forteresse de la plus haute charité et de la plus sublime contemplation ; Dieu n'y fait pas entrer tout le monde. D'autres qui, sans être des saints, vivent dans l'exercice de la piété, jouissent eux aussi de la paix du cœur au temps de ce terrestre voyage, mais leur paix n'est pas aussi grande que celle des parfaits.

CHAPITRE XV

Il ne faut point de mesure dans notre amour pour Dieu ; il en faut dans notre amour pour les hommes

I. — Plus vous serez dégagé dans votre cœur des obstacles que dressent devant vous les choses passagères de ce monde et plus vos affections seront simples, plus vous aurez de facilité et de bonheur à vous occuper de Dieu. Tout ce qu'on cherche en dehors de Dieu entre dans l'âme, mais ne la rassasie pas. Dieu seul comblera vos désirs ; en Dieu seul vous trouverez le vrai repos. Il est cet unique nécessaire *unum necessarium*, ce souverain bien en qui se résume la plénitude et la perfection de tout ce qui est beau et de tout ce qui charme.

Aussi convient-il de ne chercher avec sollicitude et de ne vouloir que lui seul ; tout le reste, il ne faut le désirer qu'autant que nous y trouvons un stimulant ou une aide à l'honorer et à l'aimer, lui. Il faut l'aimer par dessus toute chose, il faut l'aimer de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toute votre âme. Aimez-le autant que votre esprit le comprend, autant que votre cœur le connaît, autant que votre âme en est capable. Aimez-le dans l'humble mesure

de vos forces, suivant l'étendue de la grâce qui vous est communiquée. Si vous ne réussissez à l'aimer qu'imparfaitement nourrissez au moins en vous le désir de l'aimer avec plus de perfection ; humiliez-vous devant lui et dites-lui la parole du Psalmiste : « Vos yeux ont vu ce qu'il y a d'imparfait en moi. » *Imperfectum meum viderunt oculi tui.* (Ps. cxxxiii, 16.)

II. — Malheur à l'homme qui n'aime pas Dieu ! Il n'a jamais de véritable sécurité, jamais de calme réel. Il l'est esclave de ses vices, il suit les pas de la vanité ; loin de vivre, il demeure dans la mort ; il est mort, il n'est rien. Ne craignez point, ô âme qui cherchez Dieu ; mais tremblez, ô âme qui ne le cherchez pas. Pour vous, mettez toute votre application à mépriser et à rejeter loin de vous tout ce qui vous détache de l'amour de votre Créateur, tout ce qui empêche ce saint amour de vivre en vous. Apprenez à repousser les vains désirs et à vous débarrasser des soins et des préoccupations inutiles.

III. — Attachez-vous à rompre les liens d'une familiarité déplacée avec les hommes ainsi qu'à trancher les nœuds d'un amour désordonné pour vos proches ou pour quelque objet temporel que ce puisse être. En deux

mots : tout ce qui est de nature à enchaîner votre cœur ou à le dissiper, prenez l'heureuse habitude de l'éloigner de vous et de le fuir avec soin. Ne souhaitez jamais de posséder à vous seul l'affection de qui que ce soit, mais souhaitez que Dieu soit parfaitement aimé de tout le monde. Ne mettez jamais une ardeur exagérée à jouir de la présence d'une personne quelconque, à moins qu'il ne s'agisse de votre avancement spirituel. Et même dans ce cas, il faut ôter à votre désir toute inquiétude exagérée et toute impatience. Si c'est vraiment d'un amour spirituel que vous aimez ceux qui vivent dans une atmosphère de piété, vous aurez beaucoup moins de peine à supporter leur absence ; car ceux que vous aimerez sincèrement dans le Seigneur vous seront toujours présents en lui.

CHAPITRE XVI

De la lecture spirituelle

I. — Appliquez vous à la lecture, aux sermons et aux autres exercices spirituels. Que la lecture charme l'ennui que vous pourriez rencontrer dans l'oraison ; qu'en revanche l'orai-

son ou la méditation assaisonne votre goût pour la lecture et puis, qu'entre la lecture et la prière quelque honnête occupation manuelle vous délasse et vous rende des forces. Il est en effet d'un très grand secours de varier ses exercices alors surtout qu'on n'a pas encore reçu les dons plus parfaits de l'Esprit-Saint. Si vous vous livrez pendant quelque temps à la lecture et qu'avant d'en être ennuyé vous laissiez là votre livre pour passer à l'oraison ou à la méditation ; et qu'une fois encore, avant d'être fatigué de la prière, vous repreniez votre lecture ou que vous vous mettiez soit à écrire, soit à faire quelque autre chose, vous pourrez garder vos forces intactes et votre esprit toujours dispos. Si, au contraire, vous perdez de vue votre native faiblesse et que vous vous obstiniez soit à lire, soit à prier plus longtemps qu'il ne faut, jusqu'à provoquer en vous de véritables nausées, vous vous trouverez tout à fait nul et sans vigueur, si bien que vous n'aurez plus aucune envie de retourner à un exercice dont vous serez plus que rassasié.

II. — Aimez surtout à lire les livres qui vous aident à avancer dans la vie spirituelle, et travaillez avec soin à apprendre comment

vous pourrez sanctifier vos actions, mieux connaître et aimer Dieu. Une lecture est inutile dès qu'elle ne nourrit pas la piété ou qu'elle ne répond pas à quelque besoin juste et raisonnable. Quand vous vous disposez à lire un livre sacré, il faut que l'œil de votre intention soit simple ; il faut que vous vous laissiez diriger par le désir de plaire à Dieu joint à une sainte humilité ; sans quoi, pour peu que vous y apportiez un méchant esprit de curiosité et d'orgueil, les conséquences de votre lecture ne seront point sans danger. Car, au lieu de puiser sagement dans les fleurs des divines écritures le miel que vous deviez y chercher, vous tournerez facilement ce miel en poison, soit en imaginant vous-même je ne sais quelles monstruosités d'interprétation, soit en approuvant celles que d'autres ont inventées. Il est de toute nécessité de s'appuyer en tout sur la foi catholique, de marcher humblement sur les traces orthodoxes des Pères et de s'attacher avec une fermeté inébranlable aux dogmes de l'Eglise, notre Mère, sans s'obstiner jamais à suivre son propre sens. Assurément si à vos heures de loisir, avec la grâce que Dieu vous donne, vous vous appliquez à la lecture des livres saints et que vous apportiez un esprit de

piété à cette table où la parole de Dieu vous est servie, vous serez étonnamment affermi dans votre sainte résolution et réjoui au fond de l'âme, vous goûterez les ineffables délices que n'ont jamais connues ceux qui négligent la recherche des biens éternels pour se livrer aux vanités et aux passagères futilités de ce monde. Pour de telles personnes la lecture sacrée n'est pas du pain ; c'est de la pierre.

III. — Rappelez-vous que le salut des âmes ne dépend ni de l'art de bien dire, ni des charmes du style. Dès lors gardez-vous de faire un sujet de raillerie ou de mépris de ce que vous entendez de saint, quoique peut-être ce soit dit avec moins de correction et d'aisance ; car une semblable légèreté dénote, à la dernière évidence, un esprit vaniteux et rempli de prétention. En d'autres termes, si vous lisez un livre spirituel, n'allez pas mal à propos y chercher les ornements du style quand ils n'y sont pas, ni inconsidérément les mépriser quand ils y sont ; mais acceptez avec reconnaissance tout ce qu'il y a là de bon et d'utile, que ce soit dit en termes simples et vulgaires ou bien en un style élégant et châtié ; dans un cas comme dans l'autre, ne vous laissez pas de l'entendre ou de le lire à diverses reprises. Quand

on fait plus attention à la forme séduisante des phrases qu'aux pensées qu'elles renferment, on ne ressemble pas mal à un chasseur qui courrait les papillons en guise de cerfs ou à un jardinier qui, en place de fruits, cueillerait des feuilles ou de menues brouilles sans valeur. La trop grande préoccupation de la forme littéraire détourne très facilement de Dieu et de la piété ceux qui ne se tiennent pas assez sur leurs gardes ; elle les attire vers le précipice de l'amour-propre, de l'orgueil et de la vaine gloire ; elle les rend en quelque sorte athées. Que des païens, étrangers aux lois de l'humilité évangélique, aient la plus grande estime pour l'art de bien dire, qu'ils en fassent le sujet de leur admiration, passe ; mais des chrétiens ne doivent avoir d'éloges et d'affection que pour la sainteté de la vie. Quand on n'a pas d'humbles sentiments de soi-même, et qu'on n'aime pas Dieu, on est sans langue comme l'enfant à la mamelle, quelque érudition et quelque élégance de style qu'on ait à son service. Sans doute il ne faut point blâmer l'art de bien dire, mais il faut en condamner l'excès.

IV. — C'est agir prudemment que de s'astreindre à une lecture déterminée et de la faire avec ordre ; car une lecture prise au hasard

d'ici de là dissipe plutôt l'esprit qu'elle ne le fait avancer, à moins pourtant qu'il n'y ait une juste raison de varier sa lecture.

V. — Si dans les livres saints il se présente des passages moins clairs que vous ne pouvez comprendre, vénérez-les, passez outre en toute simplicité, à moins que la chose ne demande que vous fassiez autrement. Vous aurez ainsi l'avantage de mettre un frein à la curiosité et de vous épargner un pénible travail. La parole divine a tant de vertus que dans une âme fidèle elle produit toujours d'excellents résultats non seulement quand elle est comprise, mais même quand elle ne l'est pas, pourvu qu'on la reçoive dans un esprit de piété. Car ce n'est pas en vain que le Seigneur nous dit : « Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. » (S. Jean VI, 64.)

VI. — Ne vous inquiétez pas non plus si vous ne pouvez garder dans votre mémoire ce que vous lisez ou ce que vous entendez. Car, de même qu'un vase où l'on verse habituellement de l'eau reste propre, alors même que toute l'eau s'écoule, ainsi un esprit dévot que la doctrine spirituelle traverse fréquemment se conserve pur, quoique la sainte parole n'y demeure point.

VII.— Si vous emportez de votre lecture la consolation intérieure, la tranquillité de l'âme, la pieuse affection du cœur et la disposition de la volonté à garder les commandements de Dieu, vous en avez tiré un très grand et même le principal fruit. Ne rejetez pas toujours sur les autres ce que vous lisez ou ce que vous entendez dire contre les vices ; appliquez-le plutôt à vous-même ; de cette manière vous ne vous exposerez pas à de vains soupçons ou à des jugements téméraires qui pourraient souiller votre cœur.

CHAPITRE XVII

Nécessité, utilité et conditions de la prière

I. — Rien ne vous est nécessaire comme le soin de prier. La prière est une armure impénétrable, un refuge certain, un asile inviolable. A elle seule elle met l'âme à couvert de tout mal et l'enrichit de tout bien. Elle la purifie, elle détourne le châtiment dû à ses fautes, elle sert de compensation à des négligences passées, elle obtient la grâce d'en haut, elle éteint le feu des mauvaises concupiscences, elle

dompte les passions effrénées du cœur, elle terrasse nos ennemis, nous fait triompher de nos tentations, adoucit nos peines, dissipe nos tristesses, met la joie dans nos âmes, leur confère la paix ; elle unit l'homme à Dieu et par cette union elle l'élève à la possession de l'éternelle gloire. Par la prière vous obtiendrez tout ce qui peut vous être utile.

II. — Si vous n'obtenez pas immédiatement ce que vous demandez prenez garde à n'en être point troublé. Il arrive en effet que Dieu dans son amour paternel diffère de nous accorder ce que saintement nous demandons, non pas qu'il veuille nous le refuser, mais parce qu'il se réserve de nous le donner dans la suite avec plus d'abondance et de profit pour nous et de couronner ainsi avec un surcroît de générosité la foi, la longanimité et la persévérance de l'âme qui prie.

III. — Ne dites jamais en vous-même ce que disait l'aveugle de l'Évangile, déjà parfaitement guéri de la cécité du corps, mais non pas de celle de l'esprit : « Nous savons que Dieu n'exauce pas les pécheurs. » (S. Jean ix, 34.) Ne dites pas cela, je le répète ; car, en réalité Dieu exauce les pécheurs pourvu qu'ils l'implorant dans l'humilité de leur cœur. S'il en était autrement

le peuple de Dieu serait fort à plaindre puisqu'il ne se compose que de pécheurs et que tous ont besoin de la miséricorde du Seigneur. Si, malgré cela, quelqu'un veut soutenir avec l'aveugle guéri que Dieu n'écoute pas les pécheurs, il faudra l'entendre des pécheurs qui s'obstinent à ne point changer de vie. Tout pécheur que vous êtes, ne désespérez pas de l'efficacité de votre prière, puisque Dieu ne la dédaigne point, mais qu'il la tient pour agréable et qu'il en prend note sur les tablettes de son cœur.

IV. — Ne vous laissez pas arrêter non plus par la considération que, dans votre prière, personne, ni Dieu, ni ange, ni saint, ne descend du ciel pour vous donner l'assurance que votre prière est exaucée; car d'abord cela n'est pas nécessaire et même cela n'est pas expédient. Où serait le mérite de la foi? Il n'en reste pas moins vrai que Dieu est assez bon pour recourir, quand il en est besoin, même aux apparitions surnaturelles. Mais pour vous, contentez-vous de prier en toute humilité, sans hésitation aucune, dans l'inébranlable conviction que *toujours* Dieu exauce une prière bien faite. Tenez ferme, persévérez dans la prière et vous expérimenterez à coup sûr combien

Jésus-Christ a eu le droit dire : « Demandez et vous recevrez. » (S. Jean xvi, 24.)

V. — Il accordera certainement ce que vous demandez, s'il est convenable qu'il vous l'accorde ; si, au contraire, ce que vous demandez ne doit pas tourner à votre profit, il vous donnera autre chose qui puisse vous être avantageux. Il sait quand et jusqu'à quel point il doit souscrire à votre prière. Si, par suite de votre faiblesse d'homme, vous demandez ce qui ne vous est pas utile, il se gardera bien de vous l'accorder. Quand donc vous désirez quelque chose et que vous ignorez si cette chose lui est agréable, apprenez à prier sous cette forme ou sous quelque autre équivalente : « Seigneur, s'il vous plaît et s'il m'est utile que telle chose se fasse, qu'elle se fasse ; mais si cela ne vous plaît point ou si cela ne m'est pas avantageux, oh ! qu'alors elle ne se fasse pas ! Qu'en tout, ce soit votre volonté qui s'accomplisse ! »

VI. — Efforcez-vous, quand vous priez ou que vous louez Dieu, d'avoir votre esprit présent. Faites cela avec soin et avec le respect voulu, ne consentant jamais délibérément aux sottes divagations du cœur. S'il arrive que votre esprit soit tellement changeant et volage

qu'il vous soit impossible de faire attention aux mots de votre prière, ne vous fâchez pas pour cela, ni ne vous découragez ; mais d'un esprit reconnaissant, tranquille et paisible, faites ce que vous pouvez, et offrez à Dieu votre bonne volonté et une patience qui ne se lasse point. Soyez plutôt humble que pusillanime. Alors même que vous glissez sans attention sur une foule de mots, faites attention de temps à autre ne fût-ce qu'à une simple petite parole et si même vous n'arrivez pas à prononcer attentivement un seul mot, soyez certain que vous ne perdez pas votre peine pour peu que vous ayez la vigilance et la droiture du cœur. Vous agissez sagement en excluant de votre oraison les perplexités intérieures, les soubresauts de l'esprit, les préoccupations exagérées de bien faire, les efforts excessifs pour approfondir une pensée ; ne recourez même pas aux multiples moyens de fixer votre attention, essayant tantôt l'un tantôt l'autre. Tout cela d'ordinaire n'a d'autre résultat que de jeter la confusion dans l'âme et d'en exclure la saveur de la grâce divine.

VII. — Laissez votre esprit doucement s'attacher, et simplement se complaire aux divers sens des paroles sacrées tels que l'Esprit-Saint

les lui suggérera selon sa capacité, sans aller chercher péniblement ailleurs des figures et des images au risque de le fatiguer et de l'embrouiller. Si le Saint-Esprit invite et attire votre esprit à quelque chose de plus sublime, n'ayez pas l'audace de lui résister ; mais suivez-le partout où il vous conduit ; car il sait à fond par quelle voie, de quelle manière et jusqu'où vous devez arriver.

VIII. — Ainsi que je le disais tout à l'heure, tandis que vous priez ayez toujours la volonté disposée à faire attention aux paroles que vous proférez et débarrassez paisiblement votre cœur de toute pensée inopportune, surtout au commencement de l'oraison. Pour y arriver facilement appliquez-vous, hors du temps de l'oraison, à garder votre esprit dans un entier dégagement. Cela fait, abandonnez le reste à Dieu et tenez-vous dans le calme et dans la joie. Car dès lors Dieu ne vous imputera plus les distractions auxquelles la faiblesse vous entraîne malgré vous. Il sera pleinement satisfait de vous, quoique vous ne parveniez pas à fixer votre esprit. Cette humble résignation, ce sentiment de joyeuse reconnaissance, cette confiance en Dieu compenseront et au delà les fautes qu'entraîne la dissipation de vos sens.

Le Ciel, en effet, n'observe et n'aime pas moins en nous un effort raisonnable et une volonté disposée à bien faire que l'acte même que cette volonté voudrait produire. Il sait pourquoi il permet de temps à autre que notre esprit soit si peu stable ; il sait comment il doit s'y prendre pour préserver ou purifier nos âmes des impures atteintes de l'orgueil, de l'amour-propre et de la vaine gloire.

CHAPITRE XVIII

Du culte de la sainte Vierge et des saints. — Du soin qu'on doit apporter à la récitation de son office

I. — Ayez souvent recours à la bienheureuse Vierge Marie, Mère de notre Dieu ; invoquez-la, aimez-la ; car elle est souverainement digne des louanges du monde entier. On a beau la louer, elle est toujours au-dessus de toute louange. Elle a le même fils que Dieu le Père ; elle a porté un Dieu dans ses entrailles de vierge, elle a mis un Dieu au monde, elle a nourri ce Dieu du lait de ses mamelles, elle a porté ce Dieu dans ses bras, elle l'a réchauffé sur son sein. Que peut-il y avoir de plus élevé

ou de plus honorable que de s'entendre proclamer et d'être, en effet, la Mère de Dieu ? Qu'y a-t-il au-dessus de cette dignité ? Qu'y a-t-il de plus admirable ? Eh bien, il en est ainsi : au-dessous de Dieu, on ne peut rien concevoir de plus divin que la Mère de Dieu.

II. — Qu'ils sont à plaindre les pauvres malheureux hérétiques qui ne rendent pas à cette Vierge si haute la justice qu'ils lui doivent, qui mettent tout en œuvre pour rabaisser sa gloire et obscurcir sa splendeur ! Qu'ils sont à plaindre ces infortunés qui n'ont plus que du mépris pour le culte d'une si auguste Souveraine ! Ils s'indignent, ils grincent des dents quand nous disons qu'elle est l'espoir de notre vie, qu'elle met notre salut en sûreté. « Quoi ! s'écrient-ils, vous faites de Marie une déesse. N'est-ce pas fonder votre espérance sur une humaine créature ? » Non, nous n'adorons pas Marie comme si elle était une déesse mais nous la vénérons comme la Mère de notre Dieu, comme la créature la plus proche de Dieu ; quoique, à vrai dire, on pourrait l'appeler déesse puisque les saints dans l'Écriture sont appelés des dieux. Quand nous fondons notre espérance sur cette créature humaine, quand nous mettons notre confiance en Marie, nous

nous gardons bien de la considérer comme si elle n'avait point reçu de Dieu ce qu'elle est, ce qu'elle a, ce qu'elle peut ; mais nous professons qu'elle a tout reçu de Celui qui l'a créée et choisie, nous professons qu'elle peut tout en Celui qu'elle a mis au monde. Le Créateur a donné à cette créature, le Fils à sa mère, une puissance qui dépasse la parole humaine, il a prétendu l'honorer d'un privilège unique. Voilà pourquoi nous fondons sur elle l'espoir de notre salut, non pas avant le Seigneur, mais après lui ; car c'est du Seigneur, que nous savons être la source de tout bien, que nous attendons notre salut comme du principe d'où il découle.

III. — Pour vous, ô âme chrétienne, ayez en horreur les blasphèmes et l'impudence de ceux qui s'insurgent contre la sainte Vierge ; ne laissez cependant pas de prier pour eux. aimez à vénérer Marie : car elle est le modèle le plus accompli de toute pureté et de toute sainteté ; elle est le refuge spécial des pécheurs, elle est l'asile le plus sûr pour tous ceux qui sont en butte aux tentations, aux calamités de tout genre, aux persécutions de toute nature. Elle est la toute-puissante Reine du ciel, la toute libérale dispensatrice des grâces, la toute miséricordieuse mère de tous les fidèles. Elle

est toute douce, toute sereine, toute suave, toute bénigne, non seulement pour les justes et les parfaits, mais aussi pour les pécheurs, même les plus désespérés. Du moment où son oreille les entend crier vers elle du fond de leur cœur, elle les aide, elle les accueille, elle les entoure de ses soins et, forte de sa confiance de mère, elle les réconcilie avec leur redoutable juge. Elle ne repousse personne, elle ne se refuse à qui que ce soit ; elle console tout le monde, elle ouvre au large à tous le sein de sa pitié maternelle et à peine l'a-t-on invoquée du bout des lèvres qu'elle accourt, qu'elle est là. Grace à la bonté, grâce à la douceur qui sont nées avec elle, il lui arrive d'attirer souvent à son culte, d'une manière douce et caressante, et d'y attacher fortement des âmes qui se sentent d'ailleurs moins d'attrait pour Dieu. Par ce lien qui les unit à elle, elle les dispose à la vie de la grâce et les rend aptes à jouir du royaume des cieux. La voilà telle qu'elle est, telle que Dieu nous l'a faite, telle que Dieu nous l'a donnée, afin que personne au monde n'ait peur d'elle, que personne ne la fuie, que personne ne tremble de recourir à elle. Il n'est pas possible qu'il périclite, l'homme qui s'est montré le client humble et assidu de Marie.

Ayez donc soin de vous la rendre familière entre tous les saints.

IV. — Cela n'empêche pas néanmoins que vous ne portiez aussi vos pieux hommages aux autres élus de Dieu, bien persuadé qu'ils connaissent les sentiments affectueux de votre cœur et qu'ils entendent vos prières. S'il vous plaît d'en choisir quelques-uns qui soient l'objet préféré de votre respect et dont vous sollicitiez plus habituellement la protection, vous ne ferez rien en cela que de tout à fait louable.

V. — Pour rendre votre bonheur plus complet, apportez tous vos soins à bien psalmodier l'office ; vous mériterez ainsi d'avoir part à la suavité et au charme de la grâce qui s'y trouvent renfermés. C'est dans la psalmodie, en effet, que l'âme puise sa plus délicieuse tranquillité, le cœur son aimable sérénité, la tristesse sa plus douce consolation, et la joie ses meilleurs épanchements. La psalmodie a le don de mettre le démon en fuite, d'attirer les anges, d'ouvrir le ciel et de contraindre en quelque sorte Dieu à nous faire miséricorde. Pour moi, je préfère de loin goûter quelque peu la douceur des psaumes, même quand je ne les comprends pas à fond, que d'en pénétrer le sens exact sans en savourer le délice caché.

CHAPITRE XIX

De la méditation de la Passion de Notre-Seigneur

I. — Je suis d'avis qu'avant toute autre matière vous exerciez assidûment votre esprit sur tout ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a fait pour nous, a dit pour nous, a souffert pour nous. Nulle part ailleurs vous ne trouverez un remède plus efficace contre les séductions de la vanité et de la bagatelle, contre les orages des tentations et des épreuves, contre le poids écrasant de la tristesse et de la pusillanimité. Nulle part vous ne trouverez autant que dans la vie du divin Sauveur une sûre et courte méthode pour arriver à la pratique de toutes les vertus dans leur plus haute perfection. C'est la méditation fréquente de la vie du Sauveur qui purifie le plus efficacement l'âme des souillures qu'y ont amassées les péchés et les vices ; c'est elle qui conduit l'âme à je ne sais quelle sainte confiance dans le Seigneur, à une étroite familiarité avec lui ; c'est elle qui éclaire l'âme des précieuses lumières d'en haut. Car ce Jésus à qui elle s'attache est « un feu qui consume » (Hebr. xii, 29) et qui nous « purifie de nos péchés » (Ib. i, 3) ; ce

Jésus dont elle suit les traces est « la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. » (S. Jean 1, 9.)

II. — Occupez-vous donc de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, suivant la mesure de la grâce qui vous est donnée ; méditez-la et faites-en votre délice. Qu'elle vous soit un repos dans le travail, une consolation dans les angoisses, une défense dans les tentations, un sujet de joie dans les opprobres. Gardez-la nuit et jour, comme la perle la plus précieuse, dans l'écrin de votre cœur ; portez-la partout avec vous ; que vous marchiez ou que vous vous reposiez, fixez intérieurement sur elle le regard de votre amour, selon que Dieu vous aura mis ce don dans le cœur.

III. — Ne vous permettez jamais de parcourir la trame de cette sainte histoire négligemment et par manière d'acquit ; mais agissez comme si elle se déroulait sous vos yeux, comme si vous voyiez ce qui se passe, comme si vous entendiez ce qui se dit. Acceptez tout cela avec un vif sentiment de reconnaissance et embrassez-le de tout cœur ; car, pour peu que vous y fassiez attention, chacun de ces détails est de nature à soulager et à adoucir les misères de votre exil. Dieu ne nous a jamais

accordé de plus grand bienfait que celui de se faire homme et de souffrir pour nous. Il est donc éminemment juste que nous repassions souvent dans notre esprit l'économie de notre rédemption et que nous en témoignions à Dieu notre reconnaissance ; car rien ne saurait être plus agréable à Dieu ni plus avantageux pour nous.

CHAPITRE XX

Comment on peut méditer sur l'enfance de
Notre-Seigneur

I. — Quand vous vous sentez porté à vous rappeler les premiers commencements de notre salut, si vous avez de l'attrait pour ce qu'il y a de plus humble, vous pouvez considérer dans votre esprit avec quelle sérénité l'archange Gabriel entre dans la petite chambre à coucher de la très sainte Vierge Marie, avec quelle politesse il la salue. Entrez à sa suite et faites bien attention à ce qui se dit de part et d'autre. Contemplez la modestie, la réserve, la prudence, l'humilité, la pudeur de cette bienheureuse petite fille. Écoutez-la proférer ces paroles : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il

me soit fait selon votre parole.» (S. Luc 1, 38.) A l'instant même, par la vertu de l'Esprit-Saint, le Fils de Dieu, Dieu tout-puissant, est conçu d'une manière ineffable dans ses chastes entrailles, il y est incarné, il est devenu homme ! Admirez ce mystère, abîmez-vous dans une sorte de stupeur en voyant cette immense charité du Seigneur qui n'a pas dédaigné de devenir notre frère pour nous sauver. Bénissez ces augustes entrailles ; tressaillez de joie et faites éclater les transports de votre reconnaissance.

II. — Puis levez-vous avec cette vierge très pure et suivez-la dans son voyage à travers les montagnes. Rapprochez-vous le plus possible pour bien entendre, à l'entrée de la maison d'Élisabeth, le salut que s'adressent mutuellement la jeune fille et sa vieille parente, ainsi que l'entretien qui se noue entre elles. Oh ! qu'elles sont heureuses, ces femmes dont l'une porte dans son sein le roi de gloire et l'autre le héraut de la grâce ! Quel suave arôme d'éternelle allégresse s'exhale de ces deux vases remplis de célestes parfums ! Heureuses entrailles qui donneront bientôt au monde un double sujet de joies nouvelles ! Enfin, quand la plus douce des vierges s'en va et retourne

en sa demeure, accompagnez-la et offrez-vous à être son compagnon fidèle et son pauvre petit serviteur.

III. — En dernier lieu, partez pour Bethléem avec la sainte Vierge sur le point d'être mère et avec Joseph, son saint gardien. Arrivé là, témoignez à cette pauvre délicate enfant votre commisération en la voyant obligée, après les fatigues d'un long voyage, de chercher un refuge dans une étable pour en faire sa demeure. Du dehors, observez-la dans son oraison, tout absorbée dans de célestes contemplations ; étudiez-la, admirez-la, aimez-la. Réjouissez-vous d'apprendre qu'au milieu de la nuit le Seigneur comme un soleil levant est descendu du ciel pour nous rendre visite. Réjouissez-vous de savoir que la sainte Vierge, sans aucune douleur et sans rien perdre de sa virginité, a mis au monde pour nous l'Homme-Dieu, notre Sauveur. Témoignez votre bonheur d'entendre que le Messie est né, que les oracles des prophètes sont accomplis. Entrez dans ce palais du roi des siècles, entrez dans cette étable ; voyez dans quel berceau repose le Seigneur des seigneurs ; voyez le Créateur de l'univers devenu petit enfant, vagissant sous l'étreinte de la froidure. Fléchissez les genoux devant cette crèche

d'un Dieu ; embrassez les tendres petits pieds de votre Rédempteur, collez-y vos lèvres, baissez, baissez encore ces membres délicats. Que l'amour fasse taire la réserve, que la tendresse triomphe de la crainte. Dites-lui en toute dévotion, en toute humilité, en toute reconnaissance : « Nous vous adorons, aimable et jeune enfant ; nous vous adorons, ô cher petit amour ; nous vous adorons, ô Roi, notre Emmanuel, Prince de la paix, lumière des nations ; à vous soit la gloire dans les siècles des siècles. » Tenez-le étroitement embrassé et ne le lâchez point qu'il ne vous ait béni.

IV.— Voilà de quelle manière vous pourrez parcourir le reste de la vie de Jésus et de sa conduite parmi les hommes. Car il n'entre pas dans mon sujet de repasser en ces pages tout ce que l'Évangile nous raconte. Et peut-être les petites méditations que vous ferez de vous-mêmes auront-elles plus de saveur que celles que nous venons de proposer. Ces réflexions que nous avons faites sont certainement simples, mais elles n'en sont pas moins sublimes. Appliquez-vous surtout à considérer les mœurs et les actions du Sauveur, de telle manière que vous ayez de plus en plus à cœur de l'aimer et d'imiter tour à tour son humilité, sa patience, sa charité et sa compassion pour les hommes.

V.— Déjà la seule lecture de la vie de Jésus-Christ produira beaucoup de fruit dans votre âme si vous écoutez avec piété et respect les paroles de l'Esprit-Saint, toujours pleines d'une ineffable efficacité. Rappelez-vous que l'hémorroïsse de l'Évangile fut guéri en touchant seulement, avec une foi vive, l'extrême bord de la robe du Seigneur. Le bord de cette robe, c'est la lettre de l'Évangile.

CHAPITRE XXI

Comment on peut méditer sur la Passion de Notre-Seigneur et sur la très sainte Trinité

I.— Choisissez de préférence pour votre méditation la bienheureuse Passion de notre Rédempteur. Si vous le voulez, il vous sera facile de vous en mettre chaque jour quelque épisode devant l'esprit. Par exemple, un jour vous vous représenterez le Sauveur au jardin des Olives, l'âme dans le deuil, les genoux en terre, ruisselant d'une sueur de sang exprimée de ses veines sous le pressoir de la plus surprenante agonie. Vous vous arrêterez pendant tout ce jour à ce fait particulier et, si Dieu vous en fait la grâce, où que vous soyez, vous y ramènerez

paisiblement le regard de votre cœur, dès que d'autres pensées sérieuses ne devront pas occuper votre attention, dès que vous vous trouverez libre de tout empêchement légitime.

II. — Le jour suivant vous réfléchirez sur ce que le Seigneur a souffert quand Judas l'a trahi, quand les juifs l'ont saisi, garrotté et entraîné parmi toute sorte d'opprobres. Vous achèverez ainsi dans l'ordre chronologique la Passion entière du Sauveur et quand vous aurez fini, vous la reprendrez du commencement à la fin.

III. — Si votre attrait vous porte soit à parcourir chaque jour plus d'une partie de la Passion, soit à consacrer plusieurs jours à la méditation d'un même épisode, soit enfin à vous borner chaque jour au spectacle de Jésus mis en croix, ne vous faites pas scrupule de suivre cet attrait. Laissez-vous aller en toute liberté à la méthode qui s'adapte le mieux à la trempe de votre esprit et qui donne plus d'aliment à votre dévotion.

IV. — Suivant donc quelque'une de ces méthodes, occupez-vous, dans la mesure de votre possible, de la considération de la sainte humanité de Jésus-Christ. Qu'elle s'empare si pleinement de votre esprit que toujours elle dissipe

en un instant toutes les imaginations moins bonnes qui peuvent se glisser en vous. Faites-en le lieu assuré de votre repos aussi longtemps que le Ciel ne vous invite pas à monter plus haut. Car c'est là l'heureux navire qui vous portera sans danger à travers l'océan de cette vie mortelle au port désiré de la bienheureuse patrie. Au reste, il se peut fort bien qu'au temps même de cette traversée le Seigneur vous soulève par moments et qu'il vous dépouille intérieurement de toute forme et de toute image sensible ; qu'il vous mette dans un état où toute action sera suspendue en vous, où sorti, pour ainsi dire, de vous-même vous passerez heureusement en Dieu. Voilà où vous arriverez si toutefois il est de votre intérêt que vous y arriviez tant que durera votre exil ; car, si ce n'est pas dans votre intérêt, vous n'arriverez point jusque-là.

V. — Ne cherchez pas avec une sorte d'anxiété à vous figurer le Sauveur sous une forme sensible, puisque vous n'avez qu'à entrer dans votre cœur pour l'y rencontrer. Laissez plutôt de côté cette représentation plus ou moins vive des traits de son visage et des membres de son corps : il vaut mieux vous remettre devant l'esprit Dieu toujours présent

en vous et hors de vous. Formez en vous l'idée d'une bonté, d'une douceur, d'une charité toujours pleines d'attrait et souverainement aimables; fixez votre attention sur ce Dieu d'ineffable majesté, présent partout, connaissant tout, pénétrant tout, vivifiant tout, portant tout sans fatigue, enfermant tout sans avoir des bornes, disposant tout sans trouble, gouvernant tout sans ennui. Faites-vous ces idées-là et encore sans y mettre de l'effort; car quelque'une de ces conceptions se présentera d'elle-même et comme tout naturellement à l'âme croyante quand sa pensée se reportera sur le Rédempteur de l'univers.

VI. — Car, enfin, dans la personne de Jésus-Christ, l'âme fidèle ne vénère pas seulement son humanité, mais aussi sa divinité. Elle reconnaît le Verbe fait chair, mais sans qu'il ait cessé d'être le Verbe. Elle aime à la fois et la chair et le Verbe; elle adore à la fois et l'homme et le Dieu, dans l'unité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

VII. — Quand votre pensée se reportera sur les trois personnes de la très sainte Trinité, gardez-vous de forger dans votre esprit je ne sais quelles absurdes images. N'allez pas vous imaginer le Père et le Fils et le Saint-Esprit

comme si c'étaient trois hommes ou trois dieux, mais dans la trinité de ces personnes reconnaissez l'unité de la nature divine. Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, l'Esprit-Saint est Dieu ; et cependant le Père et le Fils et le Saint-Esprit ne sont pas trois dieux, mais un seul Dieu. Il y a là trois personnes, mais dans ces trois personnes il n'y a qu'une seule et même nature. La foi croit ce mystère, mais la raison humaine ne le pénètre point. Oui, dans la très sainte Trinité il n'y a qu'une seule et même nature, une seule et même essence, une seule et même éternité, une seule et même gloire, une seule et même majesté, une seule et même volonté, une seule et même toute-puissance. Et de même que nous croyons que les trois Personnes divines sont inséparables dans leur nature, ainsi nous professons qu'elles sont inséparables dans leurs œuvres. Tout ce qu'on dit que le Père fait, le Fils le fait et l'Esprit-Saint le fait ; tout ce qu'on dit que fait le Fils, le Père le fait et l'Esprit-Saint le fait ; tout ce qu'on dit que fait le Saint-Esprit, le Père le fait et le Fils le fait, précisément parce que la très sainte Trinité est inséparable dans ses œuvres. De même, quand nous adorons le Père, nous adorons le Fils et le Saint-Esprit ;

quand nous adorons le Fils, nous adorons le Père et le Saint-Esprit ; quand nous adorons le Saint-Esprit, nous adorons le Père et le Fils par la raison que la très sainte Trinité est inséparable dans son essence.

VIII. — Pour les personnes qui sont moins au courant des études théologiques, il n'est pas expédient qu'elles mettent trop de curiosité à scruter le dogme de la très sainte Trinité. Qu'elles se contentent de croire avec simplicité et de bonne foi, ce que croit et confesse l'Église catholique. Car, au jour du jugement, nous ne serons pas damnés pour n'avoir pas connu exactement la nature de notre Dieu, mais, si nous avons parlé témérairement de lui, nous aurons certainement à expier notre témérité.

CHAPITRE XXII

Des oraisons jaculatoires

I. — Où que vous soyez, ayez toujours à votre disposition quelques sentences qui fassent effet sur vous, quelques oraisons jaculatoires qui vous aident à rappeler votre esprit à Dieu et à l'élever jusqu'à lui. Je n'estime pas mauvais d'en réunir ici quelques-unes.

O mon âme, voici ton Dieu, voici ton Créateur, ton Rédempteur ; le voici celui qui efface tes péchés et qui te sanctifie ; voici ta vie et ton salut ; voici tout ton bien.

Regarde à quel point le Roi des rois s'est abaissé pour toi ; pèse tout ce que ton Sauveur a enduré d'amer pour toi ; songe quel est l'immense amour dont il t'aime puisqu'il s'est soumis pour toi à une si extrême pauvreté, à de si terribles tourments.

Reste auprès de ton Seigneur ; ne t'éloigne pas de ton Maître ; car tu ne pourras être bien si tu délaisses ton Dieu, comme tu ne saurais être mal si tu demeures avec lui.

Quitte la multiplicité des objets pour n'en embrasser qu'un seul ; car il n'y en a qu'un de nécessaire. (S. Luc, x, 42.) Il n'y a qu'un seul être qui t'aime d'un amour ineffable ; qu'en retour il n'y en ait qu'un seul que vous chérissez d'une affection unique.

O bon Jésus, Pasteur aimant, doux Maître, Roi d'éternelle gloire, je vous adore, je vous bénis, je vous rends grâce pour m'avoir donné une si large place dans votre cœur, pour avoir réalisé tant de prodiges, enduré tant d'indignes traitements pour moi. « Soyez-moi propice, tout pécheur que je suis. » (S. Luc, xviii, 13.)

Purifiez-moi, guérissez-moi, affermissez-moi, dirigez-moi, instruisez-moi, éclairez-moi.

Ah ! que n'ai-je vécu jusqu'ici sans me montrer si ingrat envers vous ! Si du moins je vous plaisais en ce moment ! Si toutes mes passions mauvaises, toutes mes affections déréglées étaient mortes en moi ! Que je fusse vraiment humble et doux, vraiment libre et tranquille en votre présence !

Oh ! que ne possédez-vous tout seul mon cœur ! Plût au ciel que je n'eusse que du mépris, un profond mépris pour tout ce qui passe ! Plût au ciel que je ne voulusse que vous, que je n'aimasse que vous, que j'eusse pour vous un attachement que rien ne pût rompre ! Faites, Seigneur que je vous aime de toute l'ardeur de mon âme ! Que je soupire sans cesse après vous de toute l'impétuosité de mes désirs !

Hélas ! Seigneur, quand vous rendrai-je le culte qui vous est dû dans toute la pureté, dans toute la simplicité, dans toute la joie de mon cœur ? Quand vous servirai-je avec une conscience tranquille, stable et sereine ? Quand mon esprit se laissera-t-il engloutir dans l'immensité de votre amour ? Que puis-je vouloir hors de vous ? Sans vous, à quoi peut me ser-

vir tout le reste ? Vous seul vous suffisez à mon âme.

O mon Dieu, ô mon amour, ô mon désir, ô mon refuge ! Ma consolation, mon espoir et ma confiance ! Ma paix, mon repos et ma lumière ! Ma gloire, mes délices et toute ma joie ! Ma douceur, mon trésor, tout mon bien !

Quand vous verrai-je ? quand serai-je auprès de vous ? quand ce monde fera-t-il silence à mon oreille ? Quand prendront fin pour moi tous les embarras et toutes les vicissitudes de ce siècle ? Quand se briseront les tristes chaînes qui me retiennent dans ce cruel exil ? Quand sera-ce que les ombres de cette vie mortelle arriveront à leur déclin et que poindra devant mes yeux le jour brillant de l'éternité ? (Cant. II, 17.) Quand déposerai-je le fardeau de ce corps pour vous louer avec un éternel tressaillement dans la compagnie de vos élus ? Seigneur Jésus, « ayez pitié de moi, ayez pitié de moi parce que mon âme a confiance en vous. » (Ps. LVI, 2.)

II. — On peut former ou trouver dans la sainte Ecriture une infinité d'aspirations semblables ou, comme nous les appelons plus habituellement, d'oraisons jaculatoires. Il se peut que telles ou telles âmes trouvent à s'aider de

celles que nous venons de transcrire ; mais, en général, celles que notre propre cœur nous suggère ou que la grâce de l'Esprit-Saint nous inspire ont plus de goût et de saveur que tout ce que le sentiment ou le cœur d'autrui peut nous dicter.

III. — C'est un moyen des plus efficaces pour extirper nos vices et développer en nous l'amour que de recourir à cet exercice qui ne demande que de semblables aspirations et de très courtes prières. Et l'âme qui s'y livre ne doit pas se laisser arrêter par le fait que peut-être elle ne sent que rarement son union intime avec le Dieu auquel elle aspire. Car Dieu agrée sa bonne volonté et son saint désir absolument comme si elle se fondait en amour et qu'elle lui fût parfaitement unie.

IV. — Quant à l'âme à peine sortie de l'Egypte et que la difformité de ses vices continue à rendre moins belle aux yeux de Dieu, il ne faut pas qu'elle soit impudente, c'est-à-dire elle ne doit pas insolemment se jeter d'elle-même dans les bras du céleste Epoux ; qu'elle se tienne d'abord assise à ses pieds et que là elle s'applique à laver ses souillures, à relever sa beauté, à arranger sa toilette. Quand un jour tout cela se trouvera un peu mieux en

règle, elle pourra se relever avec plus de liberté, quoique toujours avec la réserve que commande la bonne éducation, elle pourra se dresser sur ses pieds et aspirer à des caresses moins communes.

CHAPITRE XXIII

De la discrétion qu'il faut apporter à entreprendre, à continuer ou à interrompre ses exercices spirituels

I. — Si, parfois un voyage, un entretien ou toute autre occupation ; si, pour tout dire en un mot, un motif raisonnable, quel qu'il soit, vous empêche de penser aux choses du ciel, prenez garde au moins que vos pensées ne soient ni mauvaises ni indignes de vous. Dieu ne demande pas que, ravi dans les hautes sphères de la contemplation, vous ayez sans cesse l'esprit fixé sur les vérités célestes — car c'est là une grâce qu'il ne fait pas à tous ses élus — mais il ordonne que vous détourniez votre pensée autant qu'il est en vous, de ce qui est mauvais ou peu convenable. Il exige que, si par hasard quelque chose d'indigne se glisse dans votre esprit, vous le rejetiez aussitôt et que n'importe de quelle manière vous

empêchiez la fine pointe de votre raison d'y consentir. Dans le corps mystique de Jésus-Christ, ceux qui ont reçu le don d'une contemplation plus parfaite sont appelés les yeux ; les autres, les mains ou les pieds. Or, quand Jésus-Christ retirera à lui tous ses membres, ce ne sont pas seulement les yeux mais aussi les mains et les pieds qui seront sauvés. Que vos pensées soient donc marquées au coin de l'innocence et de la modestie ; que votre cœur soit pur et tranquille. Evitez avec grand soin tout ce qui peut le souiller, tout ce qui peut troubler le calme de votre âme.

II. — Partout Dieu vous regarde : il connaît parfaitement toutes vos intentions et toutes vos affections, même les plus secrètes. Il vous est tellement présent, il est si bien au dedans de vous que sans lui vous ne faites pas mouvoir un de vos doigts. Tenez cela pour absolument certain, croyez-le ; aimez et respectez sa présence ; rougissez de rien permettre en vous qui déplaît aux regards d'un témoin si auguste et si intime.

III. — Gardez en tout temps une sainte discrétion ; il n'est pas expédient en effet que, sans tenir compte de votre faiblesse, vous vouliez sur-le-champ réaliser tout le bien que

vous lisez ou que vous entendez que d'autres ont fait. Apprenez à suivre humblement la grâce qui vous est donnée et ne cherchez pas à marcher impatiemment devant elle. Ne vous efforcez pas, dis-je, de pousser à coups d'éperon votre esprit là où il ne saurait encore monter et n'apportez pas de violente contrainte à faire ce qui dépasse les forces de votre corps et de votre âme.

IV. — S'il est utile que vous parveniez au sommet de la céleste philosophie, la grâce de Dieu vous y conduira mieux que vos efforts et vos travaux inopportuns. Vous voulez peut-être arriver d'un coup au faîte de la perfection ; vous voulez y arriver non pas en marchant, mais en volant ; mais c'est là le privilège du très petit nombre et il n'est même pas bon qu'il soit accordé indistinctement à tous. Soyez humble ; tenez-vous à la dernière place et peut-être un jour le Père de famille vous dira-t-il : « Mon ami, montez plus haut. » (S. Luc xiv, 10.) Pourquoi vous tracasser la tête ? Pourquoi vous tourmenter l'esprit ? Dieu ne demande pas qu'à son service vous vous fassiez votre bourreau et un bourreau sans entrailles ; mais il veut que vous soyez sain et vigoureux de corps et d'esprit aussi longtemps que pour

votre utilité il n'en aura pas disposé autrement.

V. — A quoi bon vous troubler de ce que vous ne pouvez pas faire les exercices que d'autres font ! Peu importe le chemin par lequel vous marchez, pourvu que vous aboutissiez à la charité. Bien des voies y conduisent et celle qui est avantageuse pour l'un ne l'est peut-être pas autant pour un autre ; car la même mesure d'exercices ne convient pas à tout le monde. Contentez-vous donc d'entreprendre ceux qui sont plus à votre portée, sans tant regarder à ce que d'autres ont pratiqué ou pratiquent, mais plutôt à ce que vous êtes en état de pratiquer vous-même.

CHAPITRE XXIV

Avis et règles sur la discrétion dans les exercices spirituels

I. — Faites une extrême attention à ne pas charger vos faibles épaules d'un si grand fardeau que, écrasé et succombant sous le faix, vous ne puissiez plus que tomber lourdement par terre et rendre l'âme. Même à répandre de saintes larmes il faut apporter une mesure con-

venable pour ne point vous affaiblir la tête, surtout quand vos larmes ont leur source dans un violent brisement du cœur. Si vous remarquez que même par le fait d'une simple communion sensible votre âme s'épuise, mettez tous vos soins à la prévenir. Dans les moments où vous jouissez du bienfait de la dévotion sentie, ne poussez pas intempestivement votre cœur à une ferveur plus grande, mais appliquez-vous en toute paix à des actes d'amour.

II. — Ne vous astreignez jamais à réciter chaque jour un nombre exagéré et insupportable de prières, mais bien plutôt, tant qu'un vœu ou l'obéissance n'interviennent pas, diminuez ou augmentez vos exercices suivant que le cœur vous le dictera. Si pour quelque bon motif, vous avez laissé de côté, non pas seulement une partie, mais la totalité des prières que vous avez l'habitude, mais non le devoir, de réciter, ne vous en faites pas un grand scrupule ; étudiez-vous au contraire à rester en toute chose libre et tranquille dans le Seigneur.

III. — Pourquoi vous tourmenter de ce que vous ne pouvez pas sans cesse vaquer à la prière ? Si vous vivez bien, si vous vous abstenez soigneusement de commettre aucun péché, si vous employez utilement votre temps,

si vous vous humiliez sincèrement devant le Seigneur, si vous soupirez après Dieu et la céleste patrie, cela s'appelle prier toujours. Car la vie pieuse et les saints désirs sont, aux yeux de Dieu, une prière continuelle. Il n'en faut pas moins nourrir en vous l'amour de la prière de telle façon que, ne pouvant prier sans cesse, vous vous accoutumiez à répéter fréquemment de pieuses invocations et de toutes courtes prières.

IV. — Quand vous constatez en vous un attrait à prier plus longuement, soit pour les vivants soit pour les morts, ou que vous vouliez consacrer plus de temps à honorer tel ou tel saint, si d'ailleurs vous n'en trouvez pas le loisir ou que vous pressentiez je ne sais quelle confusion dans votre esprit, il n'est pas nécessaire que vous bouleversiez l'exercice habituel de vos actes pieux ; il suffira de déterminer devant Dieu que ces actes mêmes vous voulez les accomplir pour le salut soit de ces vivants, soit de ces morts ou pour honorer le saint que vous avez en vue. Car Dieu appréciera et agréera votre œuvre suivant l'intention qui vous guide. Nous honorons très réellement les saints quand nous rendons notre culte à Dieu qui les a faits et qui les a sanc-

tifiés ; comme, d'autre part, nous rendons à Dieu un culte réel quand nous honorons les saints, en qui il habite et qu'il s'est déjà unis dans les cieux.

V. — Ne refusez point à votre corps la mesure de nourriture, de boisson et de sommeil qui lui est nécessaire. Ne vous montrez pas trop austère sur ce point, à moins qu'une révélation de l'Esprit-Saint ne vous ait fait connaître d'une manière certaine que Dieu agréera de votre part une abstinence extraordinaire. Car la soustraction exagérée de ces éléments réparateurs, aussi bien que le travail excessif d'un esprit qui n'est pas des plus forts ou d'une imagination trop ardente n'est pas moins nuisible à l'âme qu'au corps et engendre le plus ordinairement la folie. Sans doute les jeûnes, les veilles, les fatigues corporelles plaisent à Dieu dès qu'on s'y astreint, avec la discrétion voulue, en vue de lui ; mais il aime infiniment plus la pureté du cœur, il préfère de beaucoup la pratique de l'humilité et de la charité. Car on ne nous recommande les divers exercices de pénitence que pour nous amener à pratiquer ces vertus et on ne nous fait pas pratiquer ces vertus pour arriver aux exercices de la pénitence. Autant donc que vous le pou-

vez, mettez en tout un si bel ordre, une si sage modération, un si juste tempérament, que vous ne perdiez en rien la liberté intérieure, que vous n'ayez jamais l'esprit en déroute et que vous ne succombiez pas un jour à l'épuisement de vos forces. Il ne faut cependant pas pousser les choses jusqu'à vous dispenser de ce que vos vœux ou les ordres de l'obéissance vous font une loi d'observer ou de pratiquer.

CHAPITRE XXV

Autres règles de discrétion

I. — Gardez-vous d'apporter à vos exercices un opiniâtre attachement au choix que vous aurez fait ; ici, comme en tout, il faut l'abnégation de vous-même. Observez diligemment les invitations intérieures de l'Esprit-Saint, son action latente et ses inspirations pour vous y rendre sans délai, tout disposé à changer, à quitter ou à reprendre vos exercices suivant sa volonté et non pas au gré de votre inconstance ou de votre légèreté.

II. — Dans vos prières privées ou dans vos saintes aspirations à Dieu, il peut être bon

parfois de prononcer paisiblement de bouche les formules de vos prières ; d'autres fois, au contraire, il vous sera plus utile et plus avantageux de ne vous en occuper que d'esprit. Tantôt vous serez bien aise de passer outre sans trop vous arrêter à tel ou tel point ; tantôt, au contraire, vous vous ferez un plaisir d'y insister et d'en faire l'objet d'une méditation. Un jour vous trouverez du goût à ne prier que par vos désirs ou tout au plus par quelques courtes paroles que vous ne cesserez de redire avec un doux sentiment du cœur ; tandis qu'un autre jour vous aimerez mieux multiplier et diversifier vos expressions. Aujourd'hui vous voudrez vous servir d'un livre de prières, demain vous préférerez vous passer de ce secours et offrir de vous-même vos prières à Dieu. Tantôt ce seront les psaumes qui exciteront l'appétit de votre cœur, tantôt ce sera quelque autre contemplation ; en un mot, tantôt ce sera ceci, tantôt ce sera cela qui vous attirera ; tantôt tel exercice vous fera plus de bien et tantôt tel autre. C'est que l'Esprit-Saint a pour habitude d'agir de manières diverses sur notre homme intérieur et de le conduire par des voies différentes à la couche nuptiale du divin amour. Or il faut que nous soyons très prompts à

suivre ses impulsions et ses appels, et à nous laisser tourner dans le sens qu'il veut sans aucun égard pour nos préférences personnelles.

III. — Ne mettez pas une sorte de sensualité à chercher, dans vos exercices spirituels, les suavités de la dévotion et ne vous y arrêtez point à votre honte ; mais servez-vous-en pour vous rapprocher de Dieu. C'est une chose très dangereuse que cette gourmandise spirituelle qui fait qu'on abuse pour son plaisir des douceurs de la grâce. Une âme qui se laisse embourber dans ce vice ne peut pas s'appeler la servante pudique et fidèle de Jésus-Christ ; car elle ne veut pas servir Dieu gratuitement et elle aime plus le don de Dieu que Dieu lui-même. C'est une femme à gages qu'une telle âme, ce n'est pas une fille généreuse. Cette douceur sensible vient-elle à lui manquer plus ou moins, elle est remplie sur-le-champ d'amertume, d'indignation, de trouble et d'impatience ; elle laisse là tout zèle pour la piété et, brisant tous les freins de la crainte et de la pudeur, elle se livre sans retenue aux consolations du dehors. C'est-à-dire que quand Dieu pourvoit à ses plaisirs, elle s'engage à son service ; sinon elle s'en va. L'âme, au contraire, qui pré-

tend mériter le beau titre de servante fidèle ou de chaste épouse de Jésus-Christ ne met point son repos dans les dons de Dieu, mais en Dieu lui-même. Qu'il l'inonde ou non de ses suavités intérieures, elle persévère dans son calme, elle s'attache fidèlement à lui, elle l'aime avec constance. Elle souhaite plus que la volonté de Dieu se fasse que non pas la sienne. Ayez donc soin que partout votre intention soit pure et chaste et recherchez ici-bas les joies dont le Sauveur est la source, moins pour en jouir que pour plaire à votre Seigneur.

CHAPITRE XXVI

La dévotion sensible. — Les révélations. — Les consolations. — La sainte Communion.

I. — Si dans le temps où vous priez, où vous offrez le saint sacrifice de la messe, où vous méditez les choses du ciel, où vous vous livrez à quelque sainte lecture, où vous faites quelque autre œuvre de sanctification, vous n'éprouvez pas de doux sentiments de dévotion, n'en continuez pas moins ce que vous avez commencé, et éveillant en vous le pieux désir

de plaire à Dieu, offrez-lui la stérilité et le travail de votre cœur à son éternelle louange. De cette sorte, la sécheresse ou vous vous trouvez ne lui sera pas moins agréable que l'abondance de la douceur intérieure ou plutôt elle lui sera peut-être plus agréable. Car la dévotion de raison est beaucoup moins sujette à caution et plus agréable au Seigneur que la dévotion sensible. On a de la dévotion de raison quand on a la haine de tout péché quelconque, qu'on le déteste, qu'on honore Dieu d'une volonté prompte, qu'on embrasse avec énergie et qu'on met à exécution tout ce qu'on sait être agréable à Dieu. Si vous avez cette dévotion-là vous ne perdrez rien de votre récompense pour n'avoir pas eu l'autre.

II. — Oh! que Dieu agit sagement en nous débarrassant de notre orgueil, si nous en sommes infectés, ou, si nous ne le sommes pas, en nous empêchant d'y tomber! Oh! qu'il se montre miséricordieux lorsqu'il arrache à nos âmes l'amour de cet exil pour nous obliger de soupirer après notre bienheureuse patrie! Oh! qu'il nous révèle bien sa tendresse de père en opérant notre salut, alors même que nous ne le comprenons pas! Aussi est-ce à bon droit que nous devons le louer quand même il semble

nous abandonner au milieu de nos misères et de nos épreuves de toute nature. En réalité cependant, il ne saurait jamais nous abandonner tant qu'il nous voit humbles et de bonne volonté.

III. — Ne recherchez pas avec avidité les révélations d'en haut; car c'est s'exposer à bien des périls et à beaucoup d'embûches du démon que d'oser témérairement aspirer à des révélations ou d'y croire à la légère. En effet, l'ennemi de notre race se transforme en ange de lumière pour tromper ceux qui sont moins sur leurs gardes. Quand vous n'attachez pas immédiatement foi à une vision qui se montre à vous, mais que, par humilité, vous restiez dans le doute jusqu'à ce que vous connaissiez avec plus d'évidence et de certitude ce dont il s'agit, vous n'offensez pas Dieu alors même que ce soit lui qui vous fait cette révélation. Les manifestations qui viennent d'en haut aux cœurs pieux ne font d'ordinaire que consoler les âmes, les attendrir et les rendre plus humbles; tandis que les visions nées des ruses et des artifices du démon n'apportent à l'âme que trouble, endurcissement et obstination.

IV. — Quand la bonté de Dieu daigne vous rendre visite, que tout est tranquille et serein,

attribuez cette faveur à sa grâce et à sa tendresse, et non pas à votre diligence, ni à vos mérites ou à vos travaux. Ne vous complaisez à aucun titre en vous-même, ne vous abandonnez en aucune façon à une folle joie ou à une dangereuse sécurité ; mais contenez-vous sans cesse dans une sainte vigilance et dans une crainte salutaire, tout disposé à agréer les tribulations et la disette de l'esprit quand il plaira à Dieu de vous les envoyer, de peur que vous ne preniez rang parmi ces malheureux qu'a désignés Salomon lorsqu'il a dit : « La prospérité des insensés les perdra. » (Prov. I, 32.) N'allez point exagérer à vos propres yeux la faveur que vous avez reçue et gardez-vous de la démangeaison d'en parler aux autres à tout propos. Vous pourrez sans doute la faire connaître avec réserve et humilité quand la nécessité ou l'utilité d'autrui l'exigera, mais le mieux néanmoins sera de détourner votre pensée du don qui vous est fait pour ne fixer votre regard que sur Dieu seul. Si vous voulez cependant l'examiner de plus près dans le secret de votre cœur, ne le faites que pour mieux apprécier et la bonté de Dieu à votre égard et votre ingratitude envers lui. Ce qui est de Dieu, attribuez-le totalement

à Dieu et montrez-vous reconnaissant ; ne vous attribuez à vous-même que ce qui vous revient, le péché. Reconnaissez que vous êtes un serviteur inutile, indigne de toute consolation et de toute grâce, de manière à vous humilier à proportion que vous avancez. Car l'humilité seule fera que le bien qui est en vous se conserve dans son intégrité.

V. — Il est hors de doute que ces affections pleines d'un amour et d'une douceur sensibles, quoiqu'elles soient habituellement des marques éclatantes de salut, ne doivent cependant pas passer pour être des indices infailibles, à moins d'une révélation de l'Esprit-Saint. Car il arrive que ces tendresses sont plutôt naturelles que divines, et elles peuvent naître jusque dans un cœur fort éloigné de Dieu. C'est pourquoi, tant que nous sommes engagés parmi les flots de la vie présente, nous devons de jour en jour nous rendre plus vils à nos yeux et naviguer sans cesse entre la chaste crainte et la sainte espérance.

VI. — Quand vous voulez vous approcher de la table sainte, prenez garde à ne pas vous asseoir indignement à ce redoutable banquet des cieux. Humiliez votre esprit, cachez-vous dans le vallon de votre bassesse ; confessez,

confessez hautement que vous êtes pécheur. Priez le Seigneur de purifier votre âme et de l'orner de ses mérites et de ses vertus. Approchez-vous de la table sainte en souvenir de sa bien-aimée incarnation, de sa passion et de sa mort, avec une foi pleine, une espérance assurée et une sincère affection de manière à pouvoir dire avec vérité : « J'ai désiré ardemment de manger cette Pâque. » (S. Luc. xxii, 15.) Quand vous posséderez en vous le Roi de gloire, veillez à ne rien permettre en vous qui puisse offenser les regards d'un tel hôte ; mais si vous avez eu le malheur de commettre quelque faute en ces heureux instants, et que par le péché vous ayez blessé votre âme, employez aussitôt le remède de la pénitence et recourez à la miséricorde du céleste médecin.

CHAPITRE XXVII

Obeissance et désobéissance. — Edification du prochain par la modestie dans toute sa conduite.

I. — Préférez toujours à vos exercices privés ce qui se doit faire en communauté et ce qui a rapport soit à l'obéissance, soit aux nécessités du prochain, de façon que vous

cessiez de vous appartenir en rien. C'est une vertu exquise, c'est une vertu d'élite que l'obéissance ; au contraire, refuser de se soumettre est absolument un crime et des plus graves. Par une œuvre de rien fidèlement accomplie à la voix de l'obéissance vous avancerez souvent plus dans les voies de la perfection que par de sublimes exercices que vous dicte votre propre choix. Tout ce que vous ferez au mépris de l'obéissance sera rejeté de Dieu et, loin de vous être de quelque utilité, ne pourra que causer votre perte. Obéissez donc à Dieu, obéissez à l'Eglise catholique, obéissez à ceux qui tiennent la place de Dieu ; obéissez à vos supérieurs et respectez-les, quand même leur vie vous paraîtrait moins régulière. Car si vous ne leur obéissez pas, vous n'obéissez pas à Dieu ; c'est, en effet, lui qui dit : « Celui qui vous écoute m'écoute et celui qui vous méprise me méprise. » (S. Luc x, 16.) Ne mettez rien au-dessus de la sainte obéissance, mais soumettez-vous humblement en tout ce qui n'est pas certainement un péché.

II. — Les hérésies n'ont d'autre origine que l'orgueil et la désobéissance. Que font, en effet, les hérétiques ? Ils se moquent de la simplicité, qui est le caractère de Jésus-Christ ; ils mépri-

sent les saintes traditions de l'Église ainsi que ses coutumes, et les appellent, dans leur impiété, de vaines rêveries de cerveaux humains, d'insipides cérémonies ; leur audace sacrilège entasse blasphèmes sur blasphèmes contre les saints et les saintes de Dieu, contre la Vierge Marie, Mère de Jésus-Christ, contre les sacrements de notre religion et même contre la très sainte Trinité ; les catholiques fidèles, à quelque rang qu'ils appartiennent, ils les raillent, ils les persiflent, ils les haïssent, ils les persécutent ; eux seuls, à les en croire, ils ont la vraie sagesse, le véritable Évangile, la plénitude de l'Esprit-Saint ; ils inventent à plaisir des dogmes monstrueux et absurdes, ils s'acharment à leur propre sens, ils dédaignent de marcher sur les traces des saints Pères, ils refusent de courber la tête devant les pieds de l'Église leur mère. Loin de là : pleins d'arrogance, dévorés d'envie, en proie à des fureurs insensées, ils s'obstinent dans leur dogmatisme pervers et bien des fois la dureté et l'aveuglement de leur âme montent à un tel point de démence qu'ils marchent résolus et joyeux à la mort pour la défense de leurs erreurs, et se font ainsi les martyrs, non de Jésus-Christ, mais de Satan. Dans les martyrs de Jésus-Christ, ce qui res-

plendit, c'est la sainte humilité du cœur ; dans les martyrs du diable, c'est l'enflure opiniâtre de l'esprit. Priez beaucoup le Seigneur pour ces pauvres malheureux et détestez du fond du cœur la peste infecte de leurs opinions.

III. — Soumettez-vous aux décrets de l'Église, toujours dirigée par l'Esprit-Saint ; suivez ses institutions, comme vous suivriez l'Évangile, quand même vous verriez que le plus grand nombre, je ne dirai pas simplement des gens du peuple, mais même des prélats et des hommes le plus en vue, se livre à ses vices. L'Église est une aire où les grains de blé se trouvent mêlés à la paille.

IV. — Mettez-vous en garde contre l'obstination à soutenir votre propre sens. Aimez à consulter les hommes spirituels et qui craignent Dieu ; préférez leurs sentiments aux vôtres. Car on ne s'égare pas facilement quand on est humble et qu'on s'appuie plus sur la prudence d'autrui que sur sa propre prudence. S'il arrive que nous nous trompions dans cette bonne simplicité, le Seigneur ne nous imputera point notre erreur. Fuyez toute singularité reprehensible.

V. — Autant qu'il dépend de vous, ne soyez à personne un objet de scandale. Si pour-

tant quelqu'un se scandalise de vous voir faire ou de vous entendre dire une chose que vous ne pouvez ni omettre ni taire, il ne faut pas cesser pour cela ce que vous avez commencé ; mais continuez avec humilité, tout en priant pour ceux qui se scandalisent, et abandonnez toute l'affaire au Seigneur.

VI. — Surveillez et gouvernez avec soin tous vos membres et tous vos sens. Soyez grave et réglé dans vos mœurs, joyeux et serein dans l'air du visage, plein de pudeur et de retenue dans le regard, paisible et modeste dans le son de la voix, innocent et pur dans la pensée, fidèle et courageux dans l'action, bienveillant et affable dans la conversation, de manière cependant que votre affabilité ne dégénère pas en une jovialité déplacée. Abstenez-vous prudemment des niaiseries inconvenantes, des fous éclats de rire, des plaisanteries déplacées ou poussées au delà des justes limites ; car, dans ces sortes de libertés peu dignes d'un homme de bonne éducation, la pureté du cœur reçoit toujours quelque atteinte et les barrières de la sainte pudeur sont aisément franchies.

VII. — Vous pouvez certainement, aux temps convenables, récréer votre esprit à la gloire de Dieu et chercher un honnête délas-

sement dans les choses extérieures en vue de vous donner plus de cœur pour les exercices spirituels ; mais il faut le faire avec modération et dans une intention pure. Dieu ne nous ordonne pas de ne chercher aucune consolation dans les créatures puisqu'il les a faites pour sa gloire ; il ne nous commande de nous en éloigner que tout juste autant qu'elles deviennent un obstacle à notre amour pour lui, à notre commerce familier avec lui. Or, elles deviennent un obstacle quand nous y mettons notre cœur plus qu'il ne faut ou autrement qu'il ne faut, quand nous nous y attachons, quand nous nous y reposons.

VIII. — Il faut donc couper jusqu'à la racine tout attachement déréglé ; mais, cela fait, les créatures, loin de nous séparer de Dieu, nous conduiront à lui comme par la main. Tout ce qui s'offre à vos sens de doux, de délicieux, d'aimable ou d'admirable, acceptez-le chaste-ment et apprenez à le rapporter soit à Dieu, soit à votre éternelle béatitude. C'est ainsi que vous vous délecterez dans le Seigneur.

CHAPITRE XXVIII

Le monde est le grand livre de Dieu

I. — A coup sûr, on ne saurait considérer les créatures avec attention et prudence sans que l'âme éprouve d'étonnants transports d'admiration, sans qu'elle proclame les louanges du Créateur, sans qu'elle s'embrase d'amour pour lui ; car tout ce vaste univers est comme un livre immense, écrit de la main de Dieu, où les créatures sont comme autant de lettres qui ont chacune leur valeur. Or, de même qu'un homme qui ne sait point lire, en jetant les yeux sur un livre ouvert, y distingue bien la forme des caractères, mais sans en comprendre la signification, ainsi le chrétien qui n'a pas la perception des choses divines voit, il est vrai, la beauté extérieure des créatures, mais il n'en saisit point la raison intime. « L'homme insensé ne les connaîtra ni le fou n'en aura l'intelligence. » (Ps. xci, 7.)

II. — Au contraire, l'homme spirituel, qui tient ouverts les yeux de l'âme, tandis qu'il contemple au dehors l'œuvre sortie des mains de Dieu, comprend au dedans combien

l'artisan en est digne d'admiration ; il passe de la beauté des choses qu'il a sous les yeux, à cette beauté suprême qui est au-dessus de toute beauté et dont toute beauté découle ; et tandis qu'il s'attarde en cette contemplation délicieuse, tout ce qui l'entoure devient un objet de surprise et il ne peut s'empêcher, étonné et ravi, de s'écrier avec le Prophète : « Que vos œuvres sont grandes, Seigneur ! Vous avez fait toutes choses avec sagesse (Ps. ciii, 24) ; vous m'avez rempli de délices à la vue de ce que vous avez fait et je tressaillirai d'allégresse en contemplant les œuvres de vos mains ». (Ps. xci, 5.)

III. — Et, de fait, il ne doit pas paraître moins surprenant de voir chaque année, par une disposition divine, le suc de la vigne se transformer en vin, que d'apprendre qu'autrefois sur l'ordre du même Dieu, l'eau se changea en vin aux noces de Cana ; et il est plus grandiose d'appeler chaque jour à l'existence une multitude d'êtres perdus dans le néant que d'en rappeler d'autres de la mort à la vie. Il n'est point de créature si petite et, si j'ose le dire, si vile en qui ne reluisent ces trois attributs invisibles de la divinité : la puissance, la sagesse et la bonté. Dieu donc se reconnaît

dans les œuvres qu'il a faites, suivant l'assurance que nous en donne saint Paul lorsqu'il dit : « Les perfections invisibles de Dieu sont devenues visibles depuis la création du monde par la connaissance que ses créatures nous en donnent. » (Rom. 1, 20.)

IV. — Quelle admiration, je vous prie, ne mérite pas ce seul fait que Dieu a créé de rien le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment, et qu'il pourrait tirer du néant un plus grand nombre d'êtres puisqu'il est un océan illimité de substance ? Il a tout fait, tout, à l'exclusion du péché, qu'il n'a point fait, mais dont on ne saurait dire non plus qu'il est quelque chose. Il a tout fait et il conserve tout. Car s'il ne soutenait de sa vertu ce qu'il a fait, tout retomberait incessamment dans le néant, puisque de soi-même ce tout n'est rien et qu'il dépend totalement du Dieu qui l'a fait. Il a soin de tout : « il atteint tout d'une fin à l'autre avec force » et depuis l'ange jusqu'au dernier des vermisseaux « il dispose tout avec suavité » (Sag. viii, 1), à tel point que pas une feuille ne se détache de son arbre sans le concours de sa providence.

CHAPITRE XXIX

L'âme se sert des créatures comme d'autant d'échelons pour monter jusqu'à Dieu

I. — La puissance du Créateur se découvre dans la multitude et les proportions des créatures ; sa sagesse dans leurs formes et leurs qualités ; sa bonté dans les services qu'elles sont destinées à nous rendre. Que d'êtres la main de Dieu a tirés du néant ! Comptez les étoiles du firmament, les grains de sable au fond des mers, les grains de poussière à la surface du globe, les gouttes de la pluie, les plumes des oiseaux, les écailles des poissons, les poils des quadrupèdes, les feuilles et les fruits des arbres. Comptez le nombre des hommes, des oiseaux, des animaux, des plantes et des pierres ; comptez tout le reste si vous le pouvez, et si vous ne le pouvez pas, avouez que ce nombre est innombrable. Que Dieu a créé de grandes choses ! Mesurez la masse des montagnes, les longs circuits des fleuves, la vaste étendue des campagnes, la hauteur du ciel, la profondeur de l'abîme. Et d'autre part que Dieu a créé d'êtres minuscules ! car eux aussi ils

se rattachent à la considération de la quantité et il ne faut pas moins de puissance pour créer des êtres microscopiques que pour en créer de gigantesques. Que Dieu donc a créé de petits êtres ! Laissant de côté les inanimés, pensez aux papillons, aux mouches, aux pucerons ; pensez aux mille-pieds, aux fourmis, aux mites ; parcourez une à une toutes les espèces d'insectes, pour ainsi dire imperceptibles.

II. — Puis, voyez comme tout est à sa place, comme tout est rayonnant de beauté dans les œuvres du Seigneur ! Regardez avec attention la structure et l'agencement des membres qui composent le corps humain, étudiez le majestueux plan des cieux, considérez la disposition des éléments, les vicissitudes des saisons ; parcourez ainsi tout le reste de la création et partout vous trouverez une admirable harmonie, un merveilleux accord, une ravissante parure. Fixez le regard de votre esprit ne fût-ce que sur une simple feuille d'arbre, vous y découvrirez avec étonnement un vrai petit chef-d'œuvre. Voyez comme elle est plus forte du bout qui s'attache à son rameau, comme elle s'étale avec élégance, comme elle se termine avec grâce, comme ses bords sont artistement découpés et dentelés, comme

ses nervures concourent harmonieusement à former son tissu. Commencez par prendre une feuille, puis prenez-en une seconde de la même espèce : vous compterez autant de petites dents sur l'une que sur l'autre, un même nombre de filets et de nervures ; vous trouverez la même forme dans l'une comme dans l'autre. Et puis, que peut-on voir de plus beau que la lumière ? de plus agréable qu'un ciel serein ? de plus ravissant que le soleil dans sa splendeur ? de plus harmonieux dans ce bel ensemble que la lune et les astres qui lui font cortège ? Qu'y a-t-il de plus souriant que la grâce de nos moindres fleurs ? Connaissez-vous quelque chose de plus séduisant que les effluves de la saison printanière, alors que nos jardins, nos prairies, nos forêts et nos champs se revêtent à nouveau de leur fraîche parure pour dérouler sous nos yeux le plus magique des panoramas ? alors que, grâce à la force latente déposée par le Créateur au sein de la nature, les germes des herbes et des plantes sortent, pour ainsi dire, miraculeusement de terre et, symboles frappants de la résurrection et de la gloire à venir, dressent fièrement leurs épis au vent comme pour triompher de la mort dont ils semblaient être les victimes. Sans

m'arrêter aux êtres repoussants, dont la laideur a, d'ailleurs, elle aussi, ses charmes et ses attraits pour le regard de l'observateur, je passe aux créatures qui sont une source de délices pour l'ouïe, pour l'odorat, pour le goût et pour le tact. Qu'y a-t-il de plus suave que le chant du rossignol ou de l'alouette, de plus mélodieux que les sons cadencés de la lyre ou de la guitare ? Quoi de plus embaumé que le parfum de la rose ou du lis ? Quoi de plus délicieux que le goût exquis d'une infinité de fruits et de condiments de toute nature ? Quoi de plus doux au toucher que le lin fin ou la soie ? Je laisse de côté, une fois encore, tout ce qui est âpre ou amer.

III. — Une chose est certaine, c'est que le grand et le petit, le beau et le laid, le doux et l'amer, le moelleux et le dur, le souverain Artisan de l'univers a tout, créé pour sa gloire, pour l'utilité de l'homme, pour son usage, pour son enseignement, pour sa consolation. Nous n'avons fait qu'effleurer cette matière parce que ce n'est pas le lieu d'entrer dans plus de détails. Il est impossible d'ailleurs de tout comprendre et, plus encore, de tout exprimer.

IV. — Du peu que nous avons dit apprenez à raisonner sur ce que nous n'avons pu dire.

Envisagez tout d'un œil reconnaissant. Dites-vous de temps à autre à vous-même quelque chose en ce genre : « Oh ! qu'il est puissant, qu'il est grand le Dieu qui a créé tant et de si grandes choses ! Oh ! qu'il est beau et qu'il est doux le Dieu qui a fait tant de choses si agréables et si douces ! Oh ! qu'il est bon et libéral le Dieu qui nous a fait cadeau de tout cela ! » Remontez de la sorte des créatures au Créateur, admirez le Créateur dans ses créatures et chantez avec les créatures les louanges de votre bienfaiteur. Si vous pouvez, en outre, de l'œil pur du cœur contempler jusqu'aux créatures invisibles sorties de la main de Dieu, par exemple, l'âme douée de raison, parée d'innocence et de sainteté, les anges, les Vertus, les Puissances, les Dominations et les autres habitants de la cour céleste, vous serez, pour ainsi dire, ravi hors de vous-même, ébloui par l'éclat de toutes ces merveilles.

CHAPITRE XXX

Du soin qu'une âme pieuse doit mettre à garder en tout la pureté d'intention et la parfaite netteté du cœur

I. — Dans tout ce que vous faites, ne fût-ce même que manger, boire, dormir ou donner

au corps tel soulagement qui lui est nécessaire, formez l'habitude de faire précéder chacune de vos actions d'un moment de réflexion, afin d'exciter en vous le désir de tout faire purement à la gloire de Dieu. Car, de même qu'une œuvre qui paraît grande en elle-même et de haute importance déplaît absolument à Dieu si l'intention de celui qui la fait est impure, ainsi une œuvre qui en elle-même semble indifférente et sans importance aucune charme au plus haut point le Seigneur dès que l'intention est droite en l'homme qui la fait. Quand, sous l'empire d'un sentiment de piété, vous ne feriez qu'incliner la tête devant une image de Jésus en croix, qu'offrir des fleurs à un autel de la Mère de Dieu, que mouvoir le pied pour un motif de charité, vous ne serez certainement pas frustré de la juste récompense que vous êtes en droit d'espérer.

II. — Suivant la doctrine de saint Paul, ne suivez point la chair dans l'accomplissement de ses désirs. Ayez la gourmandise en horreur; quand il faut manger ou boire, faites-le posément et avec mesure, sans vous laisser aller à une avidité d'animal. Ne vous chargez pas l'estomac plus qu'il ne faut, afin de ne point vous rendre impropre aux exercices de l'esprit.

Défiez-vous surtout de l'usage trop copieux du vin. Vainement aspirerez-vous à devenir un homme spirituel, si, vil esclave de plaisirs impurs, vous vous gorgez d'aliments sans jamais rien refuser à ce que la gourmandise réclame. Apportez un soin égal à éviter sur ce point une trop grande indulgence et une excessive austérité. Car il peut arriver que ce soit pour vous un ennui de prendre le peu d'aliments que la nature exige pour se soutenir. Si, au contraire, vous ne faites pas attention et que vous dépassiez un peu les bornes de la sainte sobriété, le péché ne sera que léger, soit ; encore ne faut-il pas n'en avoir aucun souci. Reconnaissez votre faute, soupirez vers Dieu, renouvez votre propos et rejetant bien loin toute pusillanimité, ayez confiance dans le Seigneur. Mettez-vous en garde contre une vicieuse délicatesse à rechercher les mets exquis ; que si on vous les présente, servez-vous-en comme s'ils étaient des plus vulgaires. Votre nourriture est-elle trop pauvre à votre goût, ne vous laissez pas aller à la mauvaise humeur ou à des plaintes puériles ; prenez patience ; Jésus-Christ votre Seigneur a bu pour vous du vinaigre et du fiel. Il y a une satisfaction naturelle à manger et à boire ; vous ne

pouvez pas ne point la sentir, mais il ne faut pas vous y arrêter ; il ne faut pas que vous fassiez plus d'attention à ce plaisir que s'il n'existait pas. Ayez plutôt soin de remercier Dieu des bienfaits que chaque jour il vous accorde.

III. — Si vous êtes engagé dans les liens d'une union légitime, gardez à votre épouse une inviolable fidélité et n'usez du mariage que suivant les lois de la chasteté et de la morale. Souvenez-vous en tout que vous n'êtes pas une bête, mais un homme. Il faut que la raison, l'honnêteté, la pudeur et la crainte de Dieu fassent une parure aux relations intimes qui vous unissent à votre femme et qui unissent votre femme à vous. Si vous n'êtes point marié ou qu'au mépris des délices de la chair, vous avez donné la préférence aux noces de l'esprit ; si, en d'autres termes, par état ou par profession vous êtes obligé à garder une chasteté parfaite, soyez très chaste d'esprit, soyez aussi très chaste de corps. S'il arrive qu'on parle devant vous de l'exercice des droits du mariage, n'y attachez pas votre attention ; mais, autant que vous le pouvez, passez comme en volant, le plus simplement et le plus légèrement possible, sur cette matière, n'y voyant autre chose

qu'une sorte de ministère destiné, dans les vues de Dieu, à perpétuer la race humaine. Si, malgré cela, vous sentez s'éveiller en vous je ne sais quel aiguillon de la chair, recourez aux armes de la raison. Vous seriez tout à fait heureux si vous ne sentiez pas même des mouvements moins honnêtes; mais vous serez encore heureux si, tout en les sentant, vous n'y consentez point. Ne fixez jamais de regard ou curieux ou lascif sur le visage d'aucune femme.

IV. — Détournez-vous prudemment de toute occasion de mal faire. S'il est absolument nécessaire que vous vous trouviez en des lieux où il y a un incontestable danger de pécher, armez votre faiblesse de l'armure de la prière; implorez le secours de Dieu; dites-lui : « Seigneur que mon cœur » et mon corps aussi « soit immaculé devant vous. » (Ps. cxviii, 80.) Prenez au reste l'habitude de faire contribuer à votre profit spirituel et à la gloire de Dieu tout ce que vous entendez et tout ce que vous voyez.

V. — Aimez le calme et le silence, cherchez la solitude du cœur et tenez-vous auprès de Dieu au plus intime de vous-même. Ce qui ne vous regarde point ou ce qui n'a aucune utilité pour vous, ne montrez aucun empressé-

ment à vous en enquérir, à l'entendre, à le savoir ou à l'observer. N'ayez aucune curiosité pour tout ce qui se passe hors de vous ; ne vous préoccupez pas de ce que font les autres, mais employez votre temps à voir ce qui se passe au dedans de vous et à combattre vos propres défauts. Ne mettez pas, dis-je, une sorte d'affectation à discuter la manière de faire et de vivre d'autrui ; ne vous ingérez pas de les observer à moins que votre charge ne vous y oblige. Et même alors, il faut savoir vous tenir en garde contre une exagération de sollicitude, si bien que vous n'ayez souci de ce qui regarde les autres qu'autant que la nécessité et le salut des âmes l'exigent et non pas autant que votre curiosité ou votre légèreté de caractère vous y pousse. Dans les affaires il faut éviter la précipitation, le trouble et l'impétuosité de l'esprit pour ne jamais perdre votre liberté intérieure.

VI. — Ayez surtout en horreur l'oisiveté, qui est la mère de tous les vices et incontestablement le plus grand fléau de l'âme. Ne souffrez même en vous aucune sorte de torpeur. Si parfois votre corps est languissant, ce n'est pas une raison pour vous abandonner sans frein à la paresse ; même dans ce cas gardez

au moins l'élan de l'esprit et de la volonté. De même qu'il ne faut pas toujours céder à la somnolence quand elle cherche à vous surprendre, ainsi, quand elle se montre trop importune, vous pouvez lui accorder quelque petite faveur suivant les temps et les lieux, dans le but de vous livrer avec plus d'ardeur à vos occupations nécessaires, après vous être réconforté par quelques courts instants d'assoupissement.

CHAPITRE XXXI

La garde de la langue et des oreilles.

L'amour du prochain.

I. — Empêchez votre langue de prononcer des paroles impolies ou moins honnêtes. Dites avec discrétion ce qui est utile, vrai et convenable quand le temps, le lieu et la chose le demandent, vous interdisant absolument toute ruse et toute feinte coupable. C'est un bien petit organe que la langue, mais il est fort dangereux et peut causer bien des ruines. Enchaînez-la diligemment et gouvernez-la avec prudence.

II. — Evitez les paroles mordantes qui pourraient vous rendre odieux et n'usez de pointes qu'avec modération et à propos. Fuyez les dis-

putes ; n'affirmez et ne niez rien avec opiniâtreté, à moins qu'il ne s'agisse d'un article de foi ou que le salut des âmes n'y soit intéressé. Quand vous avez dit avec calme ce qui est la vérité, si vous ne gagnez rien, laissez à chacun sa manière de voir et, remettant tout aux mains de Dieu, conservez-vous dans la paix, car il vaut mieux, en cédant à propos, sauvegarder la tranquillité de votre conscience que de troubler votre intérieur et de le mettre sens dessus dessous à force de crier et de disputer.

III. — Tout ce qui est de nature à vous faire honneur ou à déprécier le prochain, vous ne devez pas avoir à cœur de le dire, ni l'écouter avec satisfaction. S'il est nécessaire de dire ou d'entendre quelque chose de pareil, que ce soit avec une intention pure et sans reproche. C'est être atteint d'une dangereuse maladie que de s'amuser à parler des défauts d'autrui et à les révéler à tout propos. Dans ces conjonctures on prétexte volontiers, mais à tort, le zèle de la piété et de la justice, alors que c'est la légèreté de caractère ou quelque passion mauvaise qui nous font parler.

IV. — Si vous avez à faire quelque réprimande, il est préférable, autant que la faute le permet, de le faire par manière d'exhortation

ou d'avertissement plutôt que sous forme de reproche et d'humiliantes invectives. Faut-il sévir, prenez garde à n'y mettre aucun fiel. Que ce ne soit pas la colère, ni votre propre intérêt, mais l'amour de Dieu et le zèle des âmes qui vous arrachent une apostrophe, plus véhémente ; que la raison demeure calme en vous ; qu'une sainte discrétion règle et tempère l'âpreté de vos paroles. Traquez le péché et non pas la personne, car la personne est un bien que Dieu a fait ; le péché est un mal que l'homme a fait. Intérieurement ayez un sentiment de douce compassion pour le malheureux qu'au dehors vous paraissez gourmander fortement, et dans votre cœur estimez-le plus que vous-même. Si vous vous sentez plus profondément ému, attendez pour faire une réprimande que cette émotion se soit calmée ou contentez-vous tout au moins de ne dire que peu de mots et sans emportement.

V. — Si, en votre présence, on tient des discours déshonnêtes ou autrement mauvais à quelque titre que ce soit, le plus poliment que vous le pourrez coupez-y court et portez la conversation sur un autre terrain. Ayez en horreur non seulement de consentir mais même de prêter longtemps l'oreille aux médisances

ou aux calomnies. Evitez à jamais les péchés d'autrui.

VI. — Ne haïssez personne ; ne donnez volontairement à personne ne fût-ce qu'un indice d'une affection moins sincère, quelque tort qu'on vous ait fait. Si vous sentez naître en vous quelque aversion pour un autre, hâtez-vous de l'étouffer et si vous ne parvenez pas à l'éteindre, opposez-lui les principes de la raison. Quand il s'agit de l'offense de Dieu, alors vous pourriez peut-être dissimuler aux yeux du coupable votre affection de toujours, afin qu'en vous voyant tout changé à son égard il rentre plus facilement en lui-même et que, reconnaissant sa faute, il se corrige plus promptement. Vous ne devez pas toutefois lui en vouloir ni vous départir de la bienveillance que vous aviez pour lui.

VII. — Si vous avez eu quelque querelle avec un autre, ne négligez rien pour faire succéder la tranquillité au trouble ; cherchez au plus tôt à vous réconcilier sans qu'il reste dans votre cœur la moindre trace d'aversion. C'est un mal immense, oui, je le répète, c'est un mal immense que la haine du prochain. Tant que ce sentiment réside dans l'âme, elle ne fait rien de bon, rien qui puisse plaire à Dieu.

VIII. — Vous avez beau vous condamner à de longs jeûnes, distribuer libéralement de généreuses aumônes, fréquenter assidûment les églises, prier, pour ainsi dire, sans interruption ; vous avez beau offrir chaque jour à l'autel le céleste sacrifice ; si vous haïssez votre frère, vous n'êtes pas du nombre des enfants de Dieu. C'est par la charité que les fils de Dieu se discernent des fils du démon. Ecoutez la terrible mais vraie sentence sortie de la bouche de la Vérité elle-même : « En ceci tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » (S. Jean, xiii, 35.) Et l'apôtre de la Vérité, saint Jean, dit équivalement : « Qui n'aime pas son frère n'est point de Dieu. » (1^{re} Ep. iv, 7.) De qui donc est-il ? A soup sûr, chacun de nous est de Dieu ou du diable. Aimez donc d'un amour pur tous les hommes, honorez-les tous, montrez-vous à l'égard de tous bienveillant et, autant que vous le pouvez commodément, bienfaisant. Envisagez tout le monde d'un œil ami, comme des frères et des sœurs, comme les créatures de Dieu les plus excellentes, destinées à l'éternelle béatitude et à cette condition vous plairez à notre Père qui est dans les cieux.

CHAPITRE XXXII

Les jugements sur le compte d'autrui et les critiques.
— Du soin que nous devons avoir de nous-mêmes
le jour et la nuit.

I. — Éloignez de vous tout indigne soupçon, tout jugement téméraire et apprenez à avoir bonne opinion de tout le monde. Nous sommes hommes et nous nous trompons aisément ; il n'y a que Dieu qui sache ce qu'il y a dans le cœur. Ne croyez pas facilement et à la légère ce qui se colporte à l'opprobre d'autrui. Il vaut mieux se persuader que ce qu'on raconte est peut-être faux que d'ajouter immédiatement foi à ce qui se dit. Si vous êtes chargé du soin des autres, veillez-y ; mais, quand même vous craindriez qu'il n'y ait en eux quelque mal caché qui ne se montre point, ne vous faites pas une espèce d'idée fixe de soupçonner le mal tant qu'il n'est pas certain qu'il existe. Si un soupçon vous arrive à l'improviste et qu'il s'attache à vous avec violence, loin d'y consentir, ayez soin de le combattre. On est bien malheureux quand on se laisse aller facilement à penser du mal des autres ; on n'a que rarement du repos.

II. — Prenez l'habitude d'interpréter en bien tout ce qui n'a pas manifestement le caractère d'une offense de Dieu, et tout ce qui est plus ou moins incertain. Si quelqu'un a commis un péché, ayez compassion de lui et excusez pieusement son fait à vos yeux. Rappelez-vous combien la nature humaine est fragile et sujette à tomber. Persuadez-vous que c'est la suite d'une négligence légère ou le résultat d'une violente tentation et dites-vous à vous-même : « Si je m'étais trouvé dans le même cas que lui, je serais peut-être tombé plus lourdement et plus profondément qu'il n'est tombé lui-même. » Repliez le regard sur vous-même. Pensez que les fautes de votre frère ne sont qu'un mince fétu de paille et que les vôtres sont une très grosse poutre parce qu'elles sont une marque de votre intolérable ingratitude à l'égard de Dieu. Suppliez en toute humilité le Très-Haut de vous pardonner vos fautes à vous et à vos frères.

III. — Nous ne disons pas qu'il ne faut point reprendre, poursuivre et même punir les péchés de nos frères, alors que l'honneur de Dieu et les droits de la justice l'exigent — car ce n'est pas de la miséricorde, mais de l'indolence que de fermer intempestivement les yeux

sur les défauts qu'on constate — mais nous condamnons tout sentiment moins sincère du cœur. Celui qui a la vraie charité a compassion de ceux qui font le mal, il les excuse pieusement à part lui, il les aime, il les préfère à soi-même, mais il n'a pas l'inconséquence de laisser leurs fautes impunies. Ce que vous ne parvenez pas à corriger dans les autres, remettez-le aux mains de Dieu et gémissiez-en devant lui.

IV. — Ne désespérez jamais du salut de personne. Ceux, en effet, qui sont aujourd'hui les pires des hommes, changés tout à coup par la grâce de Dieu, peuvent être les plus saints. Apprenez à supporter avec égalité d'âme les imperfections d'autrui, tant les imperfections du corps que celles de l'âme. Nous avons tous été rachetés par le même sang, nous formons tous en vérité un même corps. Regardez donc les biens et les maux de votre prochain comme si c'étaient les vôtres ; attristez-vous de ceux-ci, réjouissez-vous de ceux-là, alors même que le prochain dont il s'agit ne vous veut que du mal.

V. — Ne laissez jamais, de votre consentement, entrer l'envie dans votre cœur ; car si vous êtes envieux, vous n'aimez plus et si vous

n'aimez plus, vous n'êtes plus de Dieu. Si vous voyez que d'autres ont ce que vous n'avez pas, si vous constatez que d'autres ont reçu du Ciel des dons de grâces, ou plus abondants ou plus élevés que vous n'en avez reçu, ce n'est pas une raison de leur être moins sincèrement attaché, mais plutôt de les en aimer davantage et de respecter l'Esprit-Saint en leur personne. Réjouissez-vous-en et rendez-en grâce à Dieu ; car ainsi leurs mérites deviendront en réalité les vôtres et vous recevrez la couronne due à leurs vertus comme si ces vertus vous étaient propres. Si vous regrettez quelque chose, que ce ne soit pas de les voir saints et parfaits mais d'être vous-même méchant et imparfait. Désirez être bon et parfait comme vous voyez qu'ils le sont et travaillez-y de toute l'énergie de votre âme.

VI. — Examinez souvent votre conscience, avec mesure cependant, et reprochez-vous vos infidélités. Faites-le surtout, au terme de vos actions du jour, le soir avant de vous livrer au sommeil. Repassez sérieusement dans votre esprit en quoi vous avez manqué ce jour-là, et après avoir demandé pardon à Dieu, formez le propos d'éviter plus soigneusement tout péché. Recommandez-vous à Notre-Seigneur Jésus-

Christ, à sa sainte Mère, et à l'ange spécialement chargé de votre garde ; faites le signe de la croix et déposez en toute pudeur votre pauvre corps sur sa couchette; puis attendez paisiblement que le sommeil vienne, en roulant quelque pensée pieuse dans votre esprit.

VII. — De même, quand vous vous levez, signez-vous avec attention du signe de la croix, demandez humblement pardon de vos fautes à Dieu et, sans vous laisser arrêter aux vains fantômes qui ont troublé votre sommeil, méditez quelque pensée sérieuse. Louez le Créateur, remerciez-le, offrez-lui à la fois et votre âme et votre corps ; priez-le de vous conserver pendant ce jour. C'est ainsi qu'il vous faut régler votre vie ; c'est ainsi que vous courrez rapidement aux joies de l'éternité bienheureuse.

CHAPITRE XXXIII

Pour extirper ses défauts rien de plus efficace que la magnanime constance de la bonne volonté jointe à la confiance en Dieu.

I. — Peut-être me direz-vous : « Et quel espoir me reste-t-il à moi qui me sens le jouet des diverses passions de mon âme, qui ne suis

pas capable d'arriver à ce qu'il y a de plus parfait, qui ne réussis qu'à grand'peine à supporter les moindres austérités, à m'imposer les plus légers efforts ? » Soit, admettons que vous disiez vrai ; vous ne savez donc pas mener cette vie si haute, vous ne savez pas supporter un pareil joug. Mais, dites-moi, ne pouvez-vous pas être de bonne volonté ? ne pouvez-vous pas aimer Dieu et votre prochain ? Qu'y a-t-il, en effet, de moins pénible et de plus doux que d'aimer ? Qu'y a-t-il, au contraire, de plus lourd et de plus amer que de haïr ? Quoi de plus agréable, quoi de plus facile que de bien vivre ? Et, en revanche, quoi de moins suave et de plus laborieux que de se faire, au mépris de Dieu, l'esclave de ses vices ? C'est bien ainsi : il nous en coûte moins d'acheter le ciel que l'enfer. Si vous aimez Dieu, si votre volonté est bonne, vous comptez, vous aussi, parmi les fils de Dieu. Or, si vous êtes son fils, si peu de chose que vous soyez, vous êtes aussi son héritier. Eh quoi ! Est-ce donc que le Seigneur n'admettra dans son royaume que ses grands fils et en exclura les petits ? Du tout ; car quiconque lui appartient, c'est-à-dire, quiconque en quittant la terre porte le sceau de la charité, quand même

il n'aurait pas la charité parfaite, sera sauvé et jouira plus ou moins prochainement des joies du ciel. Car l'Ecriture dit : « On donnera à celui qui a et il sera dans l'abondance » (S. Luc XIX, 26); ce qui veut dire : A quiconque aura la charité, à quiconque aura du mérite, on donnera la récompense. L'Ecriture ne dit pas : « On donnera à celui qui a beaucoup et on ne donnera pas à celui qui n'a que peu » ; mais elle dit : *Omni habenti*, à quiconque aura on donnera et il abondera. Oh ! oui, il abondera un jour parce qu'il possédera tout ce qu'il lui faut, parce qu'il possédera tout ce qu'il voudra.

II. — La bonne volonté est un si grand trésor qu'on ne saurait lui comparer la valeur du monde entier. Quand vous avez la volonté, le désir vrai de faire quelque chose de bon et que vous n'en avez pas le pouvoir, cette volonté sainte est agréée de Dieu comme le serait l'œuvre elle-même. Si, au contraire, vous avez le pouvoir d'agir et que pourtant vous n'agissiez pas, vous n'avez pas même la volonté d'agir. « Paix aux hommes de bonne volonté. » (S. Luc II, 14.) Ne laissez donc pas tomber les bras parce que vous êtes encore faible et imparfait ; contentez-vous de vous en humilier devant le Seigneur et souhaitez du fond du cœur

une sainteté absolue à ceux qui sont parfaits. Dieu peut au reste vous faire croître en son service. Il lui arrive de faire de plus grandes largesses que l'homme n'oserait en demander.

III. — N'ayez aucune hésitation à ce sujet. S'il voit que c'est utile à votre salut, que cela s'accorde avec sa gloire, il fera en sorte que cette rouille des vices, qu'aux débuts d'une vie meilleure vous ne parveniez à enlever, si je puis m'exprimer ainsi, qu'avec les dents d'une lime de fer, vous la fassiez dans la suite disparaître et s'envoler au plus léger souffle de votre bouche. S'il veut au contraire que vous passiez par les plus rudes combats avant qu'il vous soit donné de subjuguier parfaitement en vous et vos vices et les soubresauts effrénés des passions qui en sont la cause, si, dis-je, il permet jusqu'au dernier terme de votre vie que vous restiez en butte à ces redoutables ennemis domestiques, ne vous en laissez point abattre, mais plein de foi, courbez-vous patiemment sous sa main et soumettez-vous joyeusement à sa volonté.

IV. — Sans doute celui qui par nature est enclin à la tristesse, à l'indignation, à la colère ou à telles autres passions de l'âme a plus d'angoisses que celui dont l'âme est naturelle-

ment joyeuse et calme ; mais s'il résiste vaillamment à ces troubles intérieurs, s'il les supporte avec égalité d'âme en vue de Dieu, il se nettoie plus efficacement de ses péchés et se prépare au ciel une plus glorieuse couronne. Car les insubordinations de notre chair et les assauts des vices, si nous avons soin de leur résister, loin de nous enlever la vertu, la rendent plus belle et ne font qu'augmenter nos mérites. Il est facile d'être paisible et calme quand on n'est que rarement troublé par le tumulte et les troubles intérieurs ; il est facile d'être gai quand les nuages opaques de la tristesse n'envahissent l'âme que de loin en loin ; il est facile d'être sobre quand la gourmandise n'est pas là pour nous tenter ; il est facile d'être pur quand on n'a, pour ainsi dire, jamais à endurer les aiguillons de la volupté, quand on ne connaît presque pas les fantômes obscènes qui hantent le sommeil.

V. — Appliquez-vous avec soin à enchaîner et à réprimer vos passions et vos affections mauvaises. Faites paisiblement ce qui est en vous. Cherchez, demandez, heurtez, bien convaincu que notre aimant Créateur a pour agréables votre travail et votre désir. Souvent il trouve plus de charme à la diligence avec

laquelle nous nous efforçons d'acquérir la vertu qu'à la douceur que l'acquisition de la vertu nous donne. L'humble aveu de notre imperfection, quand il sort du fond de notre cœur, a plus de prix à ses yeux que les œuvres les plus hautes, que les miracles mêmes.

CHAPITRE XXXIV

Qu'il faut soupirer après les joies véritables de la vie qu'on mènera au ciel.

I. — Ah ! si l'amour de Dieu et le mépris du siècle présent avaient en vous les mêmes ardeurs que dans l'apôtre saint Paul et que vous fussiez en mesure de dire avec lui : « Je désire être dégagé des liens du corps et me trouver avec Jésus-Christ ! » (Phil. 1, 23.) Il n'est rien qui donne plus de joie à l'âme fidèle et aimante que l'espérance d'arriver un jour, après avoir parcouru la carrière de cette vie, au sein bienheureux de la paix éternelle. Là, elle ne sera plus souillée d'aucun vice ; là elle ne sera plus attristée par aucune crainte, par aucun danger, par aucune angoisse, par aucune vicissitude d'événements ; là remplie de charité, elle louera Dieu sans que rien l'en

empêche; là, elle lui plaira en toute perfection et elle n'aimera plus que lui; là, en un mot, elle le possèdera toute et elle sera toute possédée par lui. Tout cela ne saurait exister dans la vie présente d'une manière stable et complète. Aussi la mort en devient-elle désirable au cœur des justes ou tout au moins facile à supporter. Ils sentent en effet combien est dur l'hiver de notre vie mortelle et ils n'en aspirent que plus ardemment après l'été de l'immortelle vie.

II. — Oui, c'est un triste hiver que cette vie où la torpeur de notre corruption native nous tient comme engourdis, où les ténèbres de l'ignorance nous enveloppent de nuages, où tant d'épreuves, tant de fatigues, tant de misères nous jettent chaque jour à terre comme sous une averse de maux. Ceux qui soupirent dans l'affliction tant que dure l'hiver auront en partage les consolations les plus douces quand l'été sera venu.

III. — Heure bénie, moment souhaitable entre tous, que celui où l'Époux céleste, rayonnant de joie, se précipite au devant de l'âme sainte qui va bientôt quitter la prison de son corps, où d'un ton caressant, il l'appelle à lui par ces douces paroles : « Lève-toi, ac-

cours, ô ma bien-aimée. Voilà que l'hiver est fini ; les pluies se sont dissipées, elles ont passé sous d'autres cieux. Les fleurs se sont montrées sur notre terre ; nos vignes ont fleuri ; elles ont répandu leurs parfums. La voix de la tourterelle s'est fait entendre. Sortez, ma fille bien-aimée, sortez avec bonheur ; ne tremblez point, ne craignez rien ; vous échapperez à l'exil, vous quittez les misères d'un monde rempli de calamités. Désormais plus de souffrances, plus de gémissements ; désormais le corps qui se corrompt n'alourdira plus votre âme ; quelques instants encore et cette âme entrera dans la joie de son Seigneur, vous vous réjouirez sans fin du bienfait de l'incorruptibilité. »

IV. — Mais si ces lignes tombent sous les yeux de quelque homme charnel qui met ses délices dans les choses qui se voient, pour ne pas dire en d'ignobles voluptés, il se dira peut-être : « Eh ! quelle félicité peut-il y avoir là où les festins seront inconnus, où il n'y aura ni régals ni plaisirs voluptueux. » Ah ! malheureux que vous êtes ! Ce n'est pas la santé, mais la maladie qui excite en vous le désir de pareilles délices. Vous êtes travaillé d'une soif pernicieuse et vous croyez que vous

seriez heureux si vous pouviez la satisfaire. Détrompez-vous ; une fois que vous aurez déposé ce corps et avec lui la maladie dont vous souffrez, la soif mauvaise, qui fait votre malheur, ne brûlera plus dans vos entrailles. Dans le siècle à venir, ceux qui arriveront jusqu'auprès de Dieu jouiront de délices vraies et réelles. A ceux qui posséderont Dieu il ne faudra ni aliment ni boisson qui périssent ; car ils seront remplis de Dieu. Dieu leur tiendra lieu de nourriture, de boisson et de tout ce qu'ils pourront désirer. Ils auront tout en celui dont la vision les rassasiera. Toujours ils le verront et toujours ils seront rassasiés, et toujours ils désireront de le voir et de se rassasier encore. Ils le désireront sans inquiétude et ils seront rassasiés sans jamais connaître le dégoût.

CHAPITRE XXXV

Des charmes de la patrie céleste.

I. — O vie éternelle ! O aimable patrie ! Céleste Jérusalem, qu'écrit-on, que dit-on, que croit-on de vous ? En vous est ce bien, en vous est cette consolation que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, que le cœur de

l'homme ne saurait comprendre, pour lesquels tant de légions de martyrs se sont fait un bonheur de donner leur vie. Vos portes étincellent de tout l'éclat des pierres les plus précieuses ; vos rues sont pavées de l'or le plus pur ; vos murailles sont bâties du plus riche granit. En vous, d'inappréciables jardins, de rians bosquets gardent leur verdure toujours fraîche ; d'impérissables petites fleurs se mêlent aux violettes d'un éternel printemps ; le cinnamome et le baume exhalent sans cesse leurs plus exquis parfums... les espèces de tout ce qui est créé subsistent dans toute leur vigueur, sans que rien leur manque, persévèrent sans passer d'un état à l'autre, se maintiennent sans se corrompre, s'éternisent sans jamais changer... le ciel est toujours tempéré et serein, au delà de ce que l'esprit humain peut concevoir... se trouve la paix et un repos qui dépasse tout sentiment ;... le jour est éternel et l'esprit de tous se confond en un même esprit... l'assurance est certaine, l'éternité est assurée, la tranquillité est éternelle, la félicité est tranquille, la suavité est heureuse, tout ce qui cause de la joie est suave ; en vous, les justes ont l'éclat du soleil. On ne saurait rien rechercher, rien désirer, rien aimer qui ne se

trouve en vous. il ne manque en vous que ce qui n'est pas.

II. — Oh ! que c'est un vaste océan de joie sans mélange, un immense torrent de délices sans amertume, un profond abîme des plus pures félicités que de voir le Dieu des dieux en Sion, que de fixer son regard sur cette incompréhensible gloire de la suprême Trinité, que de contempler à découvert cette inestimable beauté, que de goûter parfaitement cette ineffable douceur de qui découlent toute la beauté et toute la douceur de la création. Voir la très sainte Mère de Dieu, se mêler aux chœurs des anges, ne plus former à jamais qu'une même société avec les saints patriarches et prophètes, avec les saints apôtres et martyrs, avec les saints confesseurs et les saintes vierges, reconnaître tous les habitants du ciel et les féliciter un à un de leur éternelle béatitude ! Aimez cette béatitude et soupirez fréquemment après elle. Sans doute vous ne pouvez la voir à présent des yeux du corps, mais vous pouvez jusqu'à un certain point l'apercevoir des yeux de la foi. Croyez ce que vous ne voyez pas encore pour mériter de posséder un jour ce que vous aurez cru.

CHAPITRE XXXVI

La préparation à une mort bienheureuse. — Protestation et sujets de consolation pour un mourant.

I. — Finissez d'aimer ce qui est du monde et ne soyez pas fâché d'avoir à en sortir. Mais peut-être n'avez-vous déjà plus une bien grande affection aux choses de ce monde, peut-être ne possédez-vous plus rien que vous ne soyez prêt à quitter. Et pourtant vous éprouvez je ne sais quelle peur anxieuse parce que vous ne savez pas comment Dieu vous accueillera au sortir de cette vie; s'il vous introduira dans l'éternel repos du paradis ou s'il vous condamnera pour quelque temps aux expiations du purgatoire. Il n'est pas nécessaire que vous sachiez ce qu'il en sera; il vous suffit de savoir d'une manière certaine que vous servez un maître infiniment aimant qui, dans sa miséricorde, efface vos péchés, qui vous donne la bonne volonté que vous avez, qui veut et qui peut vous sauver si vous avez une humble confiance en lui et non pas en vous. C'est dans la considération de son immense bonté que vous devez puiser cette confiance et l'attente de votre salut.

II. — Veillez toujours ; toujours, autant qu'il est en vous, ayez la ceinture aux reins et la lampe allumée à la main, afin d'ouvrir immédiatement au Seigneur quand il viendra et qu'il heurtera à la porte. Au moment surtout où, sans illusion possible, la mort approche, préparez-vous avec soin à un heureux départ. Débarrassez votre cœur des soucis et des préoccupations de ce siècle, recevez avec reconnaissance les sacrements par manière de viatique et recommandez humblement votre âme à Dieu. Songez à la passion de votre tout aimable Rédempteur, embrassez en esprit sa croix, baisez ses plaies empourprées comme la rose, et cachez-y tout ce que vous êtes. Demandez à Jésus qu'il daigne de son sang précieux effacer toutes vos souillures. Recommandez-vous aussi à la très sainte Vierge Marie, sa Mère, et aux autres habitants du ciel, à ceux-là surtout pour qui vous avez eu une dévotion particulière. Si, de tout cœur, vous invoquez Marie, si vous vous tournez vers elle avec humilité et confiance, tenez pour certain qu'elle vous ouvrira l'entrée de ce royaume que vos iniquités et la justice de Dieu vous fermentaient peut-être. Car elle est la mère de la miséricorde et la porte du paradis. Alors même que

la faiblesse de votre nature vous agite et vous fait trembler, que l'horreur de la mort vous envahit malgré vous, que les pointes aiguës de la douleur vous transpercent, que des souffrances de tout genre vous torturent, n'en gardez pas moins la patience et persistez dans votre pieux espoir, dans votre sainte confiance en Dieu. Faites abnégation de vous-même et livrez-vous au Seigneur, en disant avec Jésus-Christ, qui lui aussi trembla et s'affligea à l'aspect de la mort : Mon Père, que votre volonté soit faite. (S. Matth. xxvi, 42.) C'est le moyen de trouver le repos et la consolation. Il ne doit pas vous paraître dur d'avoir à mourir de corps, puisque Jésus-Christ lui-même a subi la mort dans sa chair. Il a marché à notre tête, il nous a, en quelque sorte, frayé la voie, il l'a rendue plus commode afin que vous eussiez moins de répugnance à le suivre ; que sa mort donc vous console de la vôtre. Cette chair corruptible que vous laissez ici-bas n'est plus qu'un vêtement sans valeur, une fois que vous l'avez quittée. Que vous importe qu'elle se décompose, qu'elle ne soit plus que cendre et poussière ? Depouillez-vous en toute assurance de cette robe qu'un jour Dieu vous rendra entière, brillante et incorruptible.

III. — Pour voler, sans vous exposer, par dessus les filets du diable et échapper heureusement aux embûches dont il afflige parfois ceux qui vont mourir, vous pouvez, tant que vous êtes encore en possession de vos sens, protester de temps en temps, d'esprit ou même de bouche, que vous pardonnez de tout cœur à ceux qui vous ont jamais fait quelque peine et que vous entendez clore votre vie dans cette foi dans laquelle il convient de mourir quand on est fils obéissant de notre Mère la sainte Eglise; que vous croyez sans exception tout ce que doivent croire les vrais et orthodoxes disciples de Jésus-Christ et que si, par suite des assauts du démon ou de la violence de votre mal, il vous arrivait de penser, de dire ou de faire une chose qui fût contraire à cette décision irrévocable, vous ne voulez à aucun prix donner votre assentiment à une pareille absurdité.

IV. — Cette protestation faite, méprisez et tournez en dérision toutes les insanités impies que l'enfer peut vous souffler à l'oreille ou, mieux encore, tâchez, si vous le pouvez, de ne pas même vous en apercevoir. Ayez confiance en Dieu ; appuyez-vous sur lui. Jetez humblement en lui toutes vos pensées, toutes vos craintes et toute votre personne. C'est ce qui

lui est souverainement agréable ; c'est ce qu'il demande instamment de vous. Aussi dit-il au livre des Psaumes : « Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai. » (Ps. xc, 14.) Votre Père ne trahira pas votre confiance ; il vous aime trop pour vous rejeter, il étendra sur vous sa protection. Et si lui vous protège, personne ne saura plus vous nuire.

CHAPITRE XXXVII

La confiance de votre salut, c'est Jésus-Christ

I. — Le principal espoir de votre salut, il faut moins l'appuyer sur les mérites des bonnes œuvres que vous pouvez avoir faites que sur les mérites et la miséricorde de Jésus-Christ. Cependant si votre ennemi cherche mal à propos à vous jeter dans la défiance ou dans le désespoir vous pouvez opposer à ses suggestions ce que la grâce de Dieu a opéré de bon en vous ; en principe néanmoins opposez-lui de préférence la Passion de Jésus-Christ, la mort de notre commun Rédempteur. Reconnaissez d'ailleurs et d'une manière absolue que vous êtes un pécheur, un misérable, quelque progrès

que vous paraissiez avoir fait dans les voies de la perfection. Car là où vous ne voyez aucune faute, ou tout au plus une faute unique, Dieu en découvrira peut-être un millier ou plus. Par vous-même vous n'arriverez certainement pas au salut. Au reste tout est possible auprès de Dieu.

II. — Si vous avez de la bonne volonté, si vous désirez aimer Dieu, c'est là votre richesse quoique en vous-même vous soyez pauvre et nu. Vous pouvez, en effet, en toute humilité, vous approprier tout ce que Jésus a fait et souffert pour vous. Fait homme pour vous, il est né du sein d'une Vierge sans tache ; il a travaillé pour vous, il a jeûné pour vous, il a veillé et prié pour vous, il a souffert pour vous les persécutions, les injures, les opprobres, les railleries, les coups de verges, les douleurs et les angoisses ; c'est pour vous qu'il a versé son sang et donné sa vie ; c'est pour vous qu'il est ressuscité et monté aux cieux. Voyez si vous mettez en comparaison avec ces mérites infinis de votre Dieu non seulement vos péchés mais ceux de tous les hommes, que seront-ils ? Qu'est-ce qu'un grain de sable si on le compare avec une montagne qui remplit, sans y laisser de vide, et le ciel et la terre ?

III. — Ce n'est pas pour vous inspirer une confiance pleine d'orgueil qu'on vous parle ainsi, mais pour vous empêcher de vous humilier jusqu'au désespoir. Ce ne sont pas seulement ceux qui ont longtemps vécu dans la sainteté, ou qui ont pratiqué de grandes austérités durant leur vie qui montent jusqu'à Dieu; mais tous ceux qui témoignent d'un cœur contrit et humilié sont l'objet de son regard et de son accueil miséricordieux, si peu de temps qu'ils aient bien vécu. Voyez le bon larron attaché à la croix; que sa pénitence fut courte et que son heureuse entrée dans l'éternité fut rapide !

IV. — Il est vrai que ceux qui n'ont fait pénitence que fort tard ne partagent pas tous le bonheur échu au bon larron, parce que tous n'ont pas les sentiments qui l'animaient, je le veux bien ; mais ce n'est pas moins beaucoup d'avoir commencé à se convertir ici-bas. Car le pécheur qui durant le pèlerinage de cette terre se sera mis à corriger sa vie et qui n'aura pu le faire jusqu'au bout, parce que la mort est venue l'en empêcher, ce pécheur-là ne périra point ; parce qu'il porte dans son cœur le fondement de l'amour de Dieu. Et bien qu'il lui reste à se purifier davantage avant de goû-

ter les pleines délices de l'éternelle béatitude, il ne laissera pas en attendant de trouver sa consolation dans une espérance qui ne saurait plus être déçue.

CHAPITRE XXXVIII

Contre le désespoir et les angoisses de l'heure
suprême

I. — Qu'y a-t-il de plus libéral que cette promesse de Dieu : « Son impiété ne nuira point à l'impie, en quelque jour qu'il se sera converti de son impiété ? » (Ezech. xxxiii, 12). Le prophète ne dit pas : « S'il se convertit deux ans, deux mois, deux jours avant sa mort » ; mais « en quelque jour qu'il se sera converti » ; en quelque jour qu'il aura gémi, il sera sauvé, pourvu que son gémissement soit vrai et sincère.

Si donc votre pensée affolée vous suggère à l'oreille ou vous crie d'une voix importune que votre vie sur la terre n'a pas été telle que vous puissiez nourrir l'espoir d'arriver à la gloire de l'éternité, répondez avec une sainte humilité et une pieuse confiance : « Je sais à qui je me suis fié (II, Tim. i, 12) ; je sais que j'ai

été adopté pour enfant par un amour qui est ineffable. Le Seigneur peut faire ce qu'il lui plaît ; or, il prétend être miséricordieux, il prétend me sauver parce que sa clémence et sa bonté le veulent ainsi. Ni la multitude, ni l'énormité de mes péchés, ni les misères qu'entraîne ma fragilité de tous les instants ne sauraient m'épouvanter, quand jerepasse dans ma mémoire son incarnation, sa passion et sa mort. Il m'a racheté, il a versé tout son sang pour moi et par sa mort il a payé mes dettes. Sa miséricorde est immensément plus grande que ne l'est ou ne saurait l'être mon iniquité. Ses très saintes plaies me sont garantes de ma réconciliation avec lui, pourvu que j'aie un vrai repentir de mes fautes et le sincère désir de l'aimer. Il a étendu ses bras bénis sur la croix pour m'accueillir, pécheur que je suis, et pour me serrer contre son cœur. C'est entre ces bras que je souhaite de vivre et de mourir. Dans la personne de mon Dieu j'aperçois ma chair à moi ; là où une part de moi-même est déjà glorifiée, j'ai la confiance que tout mon être le sera. Et quoique mes iniquités me privent de tout droit à cette gloire, la communauté de nature que j'ai avec mon Dieu m'en promet la jouissance. Le Seigneur n'est pas assez cruel pour ne point

aimer ses membres, ses entrailles. Sa compassion est mon spécial mérite. Tant qu'il n'aura pas cessé d'être miséricordieux, je ne suis pas dépouillé de tout mérite, et puisque ses miséricordes sont nombreuses (I Par. xxi, 43), je suis nécessairement riche en mérites. » Voilà comment peut se rassurer, à l'heure de la mort, contre tout assaut du désespoir, quiconque honore Dieu d'un culte filial, quiconque est l'orthodoxe enfant de l'Eglise catholique ; voilà aussi ce qu'il faut que vous soyez.

III. — Quant à savoir si vous sortirez de cette vie chez vous ou à l'étranger, sur votre lit ou dans les champs, d'une mort paisible ou violente, tout cela ne doit guère vous préoccuper ni vous causer des soucis quelconques. Il n'est pas possible qu'on fasse une mauvaise fin quand on a bien vécu. Si l'on est dans ce cas, de quelque mort qu'on meure, que ce soit par le feu ou par l'eau, d'un coup d'épée ou d'une balle, de la dent des bêtes ou sous la pernicieuse influence des climats, d'apoplexie ou de maladie contagieuse, subitement ou non, en présence de nombreux assistants ou dans la plus complète solitude, peu importe, on n'en sera pas moins dans un lieu de rafraîchissement. Confiez-vous donc sans aucune réserve

à la divine Providence, et en menant une vie bonne, attendez joyeusement la mort. Quand elle sera là, quittez avec assurance votre dépouille terrestre pour aller rejoindre votre Père, tout aimant, n'ayant d'autre désir que de le voir disposer de vous selon son bon plaisir, et dans le temps et dans l'éternité. Sortez, dis-je, de votre corps, non pas comme si Dieu devait vous jeter impitoyablement entre les murs d'une prison, mais avec la certitude qu'il vous accueillera et qu'il vous bercera sur le sein amoureux de sa miséricorde.

Relisez fréquemment ce code de la vie spirituelle et examinez soigneusement si votre manière de vivre y est conforme, pour discerner sans peine s'il y a quelque chose en vous qui ne soit pas en règle, et, si vous avez à le constater, pour le redresser sur-le-champ.

PRIÈRE A DIEU

Où le vénérable auteur a résumé les principales matières traitées dans cet opuscule.

I. — « Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, selon votre grande miséricorde et selon la multitude de vos bontés, effacez mon iniquité ». (Ps L, 1.) Misérable vermisseau que je suis, inutile pécheur, je vous adore dans un esprit de supplication, et de toute l'affection de mon cœur je rends grâces à votre tendresse, ô Père céleste, qui, par votre Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec la coopération de l'Esprit-Saint, nous avez miséricordieusement recherchés quand nous étions perdus. Je vous rends grâces pour votre inexprimable amour envers nous, pour cette ineffable bonté qui a fait descendre votre enfant unique du sein de votre divinité dans cette vallée de misères en vue de sauver les pécheurs. Vous avez fait de lui le réparateur des âmes, de sorte que « tout homme qui croit en lui », tout homme qui par la sainte charité cherche à plaire à ses yeux « ait la vie éternelle ». (S. Jean III, 15.) Vous nous l'avez envoyé comme un docteur impatientement attendu pour dissiper les ténè-

bres de notre ignorance, pour nous annoncer la vérité et éclairer nos esprits par la reconnaissance de votre nom très saint. Vous nous l'avez envoyé comme un guide charitable chargé de nous indiquer le droit chemin et de nous faire voir en sa personne toutes les vertus dans toute leur perfection. Vous nous l'avez envoyé comme un auxiliaire très puissant dont la mission fût de renverser de fond en comble le royaume usurpé depuis des siècles par le prince des ténèbres, de réduire à néant les forces de tous nos ennemis, de faire rentrer au fourreau le glaive de feu qui veillait aux portes du paradis et d'ouvrir l'accès du ciel à tous ceux qui auront la foi. O mon Père, ô Père bien-aimé, moi, le dernier de vos serviteurs, je vous rends grâces du plus intime de mon âme pour la sainte incarnation, pour la naissance de votre Fils, pour sa vie pauvre et innocente, pour sa passion et pour sa mort, pour sa résurrection et pour son ascension, pour tous ses enseignements et pour toutes ses œuvres. Je vous rends grâces pour le mystère vivifiant de son corps et de son sang qui, dans votre Église, nous nourrit, nous abreuve, nous lave, nous sanctifie et nous rend participants de votre suprême divinité. Je vous remercie de

nous avoir régénérés par la résurrection de ce Fils unique afin de nous donner une vive espérance (I^{re} Ep. de S. Pierre, I, 3) de nous avoir par lui adoptés pour enfants en marquant nos âmes du sceau de l'Esprit-Saint (II Cor. I, 22) et en nous donnant les arrhes de l'héritage éternel. Je vous remercie pour toutes les miséricordieuses largesses de votre inépuisable bonté qui, par l'entremise de ce même Fils unique, notre Rédempteur, a daigné venir au secours de notre indignité en faisant de nous une race choisie, un royal sacerdoce, une nation sainte (I^{re} Ep. de S. Pierre, II, 9), « un peuple agréable à vos yeux et fervent dans les bonnes œuvres. » (Tit. II, 14.)

II. — Je vous remercie de m'avoir lavé, poussière sans mérite, dans les eaux saintes du baptême, de m'avoir ainsi purifié sans réserve du péché originel et de m'avoir mis en possession de la vraie foi que vous ne cessez d'augmenter en mon âme par les lumières de votre grâce, par les exhortations des saints Pères et par les enseignements de notre mère la sainte Église. Je vous remercie de m'avoir toujours nourri dès le début de mon existence, de m'avoir vêtu et réchauffé en me procurant tout ce que réclame mon pauvre corps. Je vous re-

mercie de m'avoir supporté avec tant de patience alors que, dès mes premières années, je m'égarais et me précipitais, pour ainsi dire, dans tous les crimes ; vous avez eu la bonté d'attendre que, par votre grâce, je fusse amené à me repentir de mes fautes. Car si vous aviez voulu agir à mon égard comme je l'avais mérité, il y a longtemps que mon âme eût succombé sous le poids de ses péchés, de ses manquements et de ses négligences ; il y a longtemps que la terre se fût ouverte pour m'engloutir. Je vous remercie de m'avoir arraché aux dangereuses relations du monde, à tant d'occasions de mal faire pour me donner une place parmi vos serviteurs fidèles et me fournir l'occasion de me dévouer à votre service. Je vous remercie de m'avoir délivré jusqu'à ce jour d'innombrables embûches, tentations, angoisses, tribulations et périls, dirigeant, conservant, protégeant en toute miséricorde mon âme et mon corps, et réglant d'une façon admirable, parmi les prospérités et les épreuves, tous les détails de ma vie. O le plus doux des pères, en retour de tous les bienfaits que vous m'avez accordés dès les premiers jours de ma première enfance, en retour de toutes les faveurs que vous avez jamais

faites ou que, dans la suite, vous ferez à tous les hommes, je vous remercie, autant que j'en suis capable, du plus profond de mes entrailles; et je souhaite ardemment que tous les esprits angéliques, que tous vos saints et tous vos élus se joignent à moi pour vous en donner louange et gloire à jamais.

III. — Pour ma part, je vous recommande tout ce que j'ai jamais reçu de grâces de votre main; gardez, je vous en prie, tous ces dons de votre bienfaisance qui me les a faits sans y être sollicitée; gardez-les et que jamais ni moi, ni le démon, ni une créature quelconque ne parvienne à les rendre stériles. Attirez-moi par la vertu de votre toute-puissance; enchaînez-moi de toute part, de peur que, si j'ai le libre usage de mon propre sens et de ma volonté propre, je ne succombe sous les yeux de mes ennemis et je ne sois précipité dans l'abîme. Ne me laissez pas un instant à moi-même, mais mettez en bouche à mon âme le mors de votre chaste crainte pour me diriger sans cesse et me retenir. Prenez en tout lieu un soin paternel de ma personne et tempérez si bien les tentations qui m'attendent qu'elles servent à mon profit et non pas à ma perte, car vous savez combien je suis fragile et à quel point ma

force est nulle. Si vous m'abandonnez, je ne puis que mal faire, me souiller, m'endurcir, me plonger dans les ténèbres, entasser crimes sur crimes et m'abîmer dans le gouffre profond de la plus noire iniquité. Quand la prospérité me sourit, gouvernez-moi ; quand l'adversité m'accable, assistez-moi ; quand je suis dans la joie, gardez-moi ; quand je suis dans les pleurs, consolez-moi. Ne permettez jamais que votre serviteur se laisse entraîner à une excessive tristesse ou à une trop grande pusillanimité ; mais établissez mon cœur dans une sainte et inébranlable confiance en vous. Entourez-moi de tous les côtés de l'invincible rempart de votre protection ; revêtez-moi de l'impénétrable armure de votre force. Que vos saints anges défendent sans cesse mon âme et mon corps contre les embûches et les assauts de l'ennemi.

IV. — O tendre Père, je vous en supplie par votre incompréhensible miséricorde, ne souffrez jamais que l'horrible fléau de l'orgueil établisse en moi son règne ou son domicile. Je vous conjure, ô Père toujours prêt à nous exaucer, par la vénérable humilité de votre Fils unique, repoussez loin de votre serviteur tout faste et toute arrogance de l'esprit, toute

ostentation et toute insolence, tout désir de vaine gloire et toute effronterie, tout esprit de dispute et tout entêtement, toute hardiesse répréhensible et toute désobéissance, toute colère et toute aigreur, toute ruse et toute feinte blâmable. Que jamais il ne paraisse en moi ne fût-ce qu'un indice d'un esprit vain et superbe. Abattez à mes pieds et aidez-moi à fouler sans pitié l'esprit d'orgueil et de vanité, l'esprit de gourmandise et de luxure, l'esprit d'impureté honteuse et de paresse, l'esprit de cruauté et de colère, l'esprit de haine et d'envie. Que jamais je ne m'enorgueillisse des dons de votre miséricorde, que jamais je n'aie du mépris pour personne, que jamais je ne me préfère à qui que ce soit, que jamais je ne me persuade être quelque chose.

V. — Je vous en prie, Seigneur : de même que vous avez confirmé dans votre grâce les saints anges qui se sont attachés à vous et non pas à l'esprit superbe, daignez ainsi m'établir, avec une fermeté inébranlable et invincible, dans une profonde humilité, de façon que mon cœur ne veuille ni ne puisse jamais s'élever par orgueil. Repliez jusqu'à terre le sentiment que j'ai de moi-même et le front superbe de mon homme intérieur afin que, soumis et

obéissant à vos ordres, je parcoure heureusement jusqu'au bout le chemin de mon pèlerinage et qu'un jour je parvienne jusqu'à vous. Que je sois toujours très petit à mes yeux, tout en menant une vie qui vous plaise en toute chose. Que j'aie pour vous un respect filial, que je craigne de vous offenser, que je ne donne à aucune créature le pas sur vous, qu'en toute humilité et promptitude de l'esprit j'obéisse à l'Église et aux ordres de ceux qui tiennent votre place ; que j'acquiesce aux salutaires conseils d'autrui, que je préfère à mon jugement le sentiment de ceux qui vivent dans la piété. Donnez-moi la force de fouler aux pieds le lion et le dragon, le serpent et le basilic, d'échapper à tous les poisons du démon et d'éviter tous ses pièges. Conduisez-moi et me tirez après vous comme un animal apprivoisé et faites que jamais je ne m'insurge contre votre volonté, mais que d'un pas égal, sans plainte ni murmure, je vous suive sans me lasser. Piquez, je vous en prie, piquez ma nonchalance des aiguillons de votre grâce afin que, dépouillé de toute langueur, je vous serve d'un cœur disposé à tout faire. Conservez toujours en moi votre image dans sa splendeur et son éclat, alimentant au fond de mon âme,

une foi intègre, sans défaillance, sans erreur, fervente, ornée de toutes les vertus, une foi qui méprise le monde, ne fasse attention qu'au ciel, dédaigne les choses présentes, ne soupire qu'après les éternelles et qui, au sein même des tempêtes que peuvent soulever les épreuves et les persécutions, demeure, grâce à vous, invincible et indomptable. Revêtez-moi de la charité comme d'une robe nuptiale, afin que je vous aime, vous mon Seigneur et mon Dieu, de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces ; afin que je sois si intimement uni à vous qu'aucune vicissitude des choses d'ici-bas ne soit jamais capable de me séparer de vous. Qu'en moi languisse et s'éteigne complètement l'amour déréglé de ce qui passe ; qu'en vous seul le palais de mon âme cherche et trouve sa saveur, que seul vous fassiez ma joie, que seul vous possédiez ce qu'il y a de plus intime dans mes entrailles. Que j'aime sincèrement tous les hommes : mes amis en vous et mes ennemis pour vous. Donnez, Seigneur, donnez à votre serviteur un cœur humble, un cœur contrit et traitable, un cœur sobre, chaste, immaculé, bienveillant, doux, tranquille et serein. Donnez-lui un cœur prudent, un cœur bouillonnant de saintes ar-

deurs, un cœur qui ait de bons sentiments de ses frères : un cœur qui s'attriste des peines et des péchés des autres, un cœur qui s'applaudisse de leurs succès et de leurs mérites, un cœur qui pleure avec ceux qui pleurent et qui se réjouisse avec ceux qui sont dans la joie. Par votre irrésistible puissance, brisez mon cœur obstiné et aussi dur que la pierre, pénétrez-le de l'onction de votre suavité, rendez-le si bon, si mou et si tendre que la compassion pour les malheurs d'autrui le fasse fondre de pitié et que le souvenir de votre ineffable douceur le rende, pour ainsi dire, liquide. Préparez-moi, pauvre et misérable que je suis, un festin de saintes larmes et que je m'en nourrisse à la gloire de votre nom. Que mes entrailles pleurent le jour et la nuit à raison des blessures de mon âme et de mes insupportables iniquités. Que mes yeux, sous le coup de votre visite, laissent couler un torrent de douces larmes, puisées à la source d'un immense amour pour vous et d'un ardent désir de la céleste patrie. Oh ! ne me refusez pas, à moi le plus pauvre de vos petits agneaux, une parcelle de cette grâce éminemment souhaitable dont votre inépuisable libéralité a si largement pourvu ceux qui furent mes pères. Si

vous ne m'accordez le bienfait de votre bénédiction, que puis-je, sinon m'engourdir sous les glaces qui pèsent sur mon âme ? Montrez-vous, Seigneur, favorable à mes désirs : transformez le sol aride et desséché de mon cœur en une terre fertile et largement arrosée. Voyez : en compensation de l'odieuse dureté de mon pauvre cœur, je vous offre en toute humilité l'amour cordial de votre Fils, si plein de charmes à vos yeux ; que cet amour satisfasse pour ma froideur et vous apaise, ô le plus clément des pères. Donnez-moi une patience invincible à supporter tout ce qui m'est à charge ; donnez à mon esprit tant d'innocence, de calme, de douceur et de bienveillance que jamais je ne parvienne à penser du mal d'autrui, à faire un tort quelconque à personne, à me laisser troubler par la malice de qui que ce soit, à en vouloir dans mon cœur à un seul homme sur la terre. Faites moi la grâce de supporter avec égalité d'humeur les imperfections, les faiblesses et les ignorances du prochain, de compatir à toutes ses misères, d'honorer indistinctement tout le monde, de vouloir cordialement du bien à tous les hommes. Accordez-moi une humble retenue, accordez-moi la sainte vigilance du cœur et un

parfait empire sur ma langue de manière à ne blâmer personne, à ne médire de personne, à ne railler personne, à fuir avec horreur toute parole mauvaise ou méchante. Que je ne me laisse pas entraîner facilement à m'occuper de la conduite ou des défauts de mes frères ; mais que toute mon attention se porte et sur vous et sur moi. Repoussez loin de moi la fougue effrénée, condamnable et irréfléchie de mes passions afin qu'en votre saint nom j'entreprenne et j'achève au temps voulu, avec calme et comme il faut, ce que vous voulez que je fasse. Accordez moi, ô Père très indulgent, accordez-moi de trouver partout le secret d'un saint repos et d'un utile loisir. Ne me laissez point tourmenter par le bruit et le trouble de ce misérable monde ; ne me laissez point distraire par les absorbantes préoccupations des choses du dehors ; mais plutôt débarrassez mon esprit de toutes ces entraves afin que je vous serve en toute liberté. Tant que je demeurerai captif dans la prison de mon corps, que ce soit mon partage, que ce soit ma consolation dans cet exil, d'être absolument dégagé de tout souci et de toute inquiétude, de m'adonner sans réserve à votre culte, de ne m'occuper que de vous, de chanter vos louan-

ges, de tressaillir d'aise en vous, de m'attacher à vous, de me reposer en vous : que mon lot soit de fuir, de me retirer dans la solitude et d'y demeurer assis en silence, accueillant dans la sérénité de mon âme les enseignements de la sagesse d'en haut. Que je m'applique de la sorte à charmer les ennuis de mon pèlerinage, que j'apprenne ainsi à attendre dans la paix le terme de cette vie d'épreuves. O Père des miséricordes, vous qui êtes mon Dieu, faites qu'au moment suprême de la mort, j'apparaisse à vos yeux aussi pur que vous avez voulu que je le fusse au sortir du baptême, afin que, dépouillé de ma chair, je puisse vous voir au plus tôt et vous rendre gloire durant toute l'éternité. Je vous en supplie par les mérites de la douce Mère de Dieu, la sainte Vierge Marie, mon Avocate spéciale et par l'intercession de tous vos saints. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS.	5
CHAPITRE I ^{er} . — Le pécheur repentant doit mettre sa confiance en Dieu	9
CHAPITRE II. — Quand, comment et pour qui la bonté et la justice de Dieu doivent être des sujets de méditation	13
CHAPITRE III. — Combien il est facile aux âmes fidèles d'effacer leurs péchés et surtout leurs péchés véniels	18
CHAPITRE IV. — Quelles sont la meilleure confession et la meilleure satisfaction	22
CHAPITRE V. — Remèdes contre la pusil- lanimité, à l'usage des pécheurs con- vertis	26
CHAPITRE VI. — Avec quel soin et quelle vigilance il faut résister aux tentations	30
CHAPITRE VII. — Il faut combattre ses vices par l'imitation des vertus de Jésus-Christ et surtout de son humilité.	35
CHAPITRE VIII. — Pratique de l'humilité vraie en lutte avec l'amour-propre et la vaine gloire	39
CHAPITRE IX. — De la conduite à tenir dans les adversités	42
CHAPITRE X. — De la conformité de notre	

volonté avec la volonté divine au temps de l'adversité	48
CHAPITRE XI. — De la confession de la foi dans les persécutions	50
CHAPITRE XII. — Des vaines préoccupa- tions au sujet de l'avenir	53
CHAPITRE XIII. — Des confessions faites avec scrupules. — De la pusillanimité .	58
CHAPITRE XIV. — De la paix parfaite et du repos de l'âme.	60
CHAPITRE XV. — Il ne faut point de me- sure dans notre amour pour Dieu ; il en faut dans notre amour pour les hommes .	64
CHAPITRE XVI. — De la lecture spirituelle.	66
CHAPITRE XVII. — Nécessité, utilité et con- ditions de la prière.	72
CHAPITRE XVIII. — Du culte de la sainte Vierge et des saints— Du soin qu'on doit apporter à la récitation de son office .	78
CHAPITRE XIX. — De la méditation de la Passion de Notre-Seigneur.	83
CHAPITRE XX. — Comment on peut méditer sur l'enfance de Notre-Seigneur.	85
CHAPITRE XXI. — Comment on peut mé- diter sur la Passion de Notre-Seigneur et sur la très sainte Trinité	89
CHAPITRE XXII. — Des oraisons jacula- toires	94
CHAPITRE XXIII. — De la discrétion qu'il faut apporter à entreprendre, à continuer ou à interrompre ses exercices spirituels.	99
CHAPITRE XXIV. — Avis et règles sur la discrétion dans les exercices spirituels .	102

CHAPITRE XXV. — Autres règles de discrétion	106
CHAPITRE XXVI. — La dévotion sensible. — Les révélations. — Les consolations. — La sainte communion.	109
CHAPITRE XXVII. — Obéissance et désobéissance. — Edification du prochain par la modestie dans toute sa conduite.	114
CHAPITRE XXVIII. — Le monde est le grand livre de Dieu	120
CHAPITRE XXIX. — L'âme doit se servir des créatures comme d'autant d'échelons pour monter jusqu'à Dieu.	123
CHAPITRE XXX. — Du soin qu'une âme pieuse doit mettre à garder en tout la pureté d'intention et la parfaite netteté du cœur	127
CHAPITRE XXXI. — La garde de la langue et des oreilles. — L'amour du prochain .	133
CHAPITRE XXXII. — Les jugements sur le compte d'autrui et les critiques. — Le soin que nous devons avoir de nous-mêmes le jour et la nuit	138
CHAPITRE XXXIII. — Pour extirper ses défauts rien de plus efficace que la magnanime constance de la bonne volonté jointe à la confiance en Dieu.	142
CHAPITRE XXXIV. — Qu'il faut soupirer après les joies véritables de la vie qu'on mènera au ciel.	147
CHAPITRE XXXV. — Des charmes de la patrie céleste	150
CHAPITRE XXXVI. — De la préparation	

à une mort bienheureuse. — Protestation et sujets de consolation pour un mou- rant.	153
CHAPITRE XXXVII. — La confiance de votre salut, c'est Jésus-Christ.	157
CHAPITRE XXXVIII. — Contre le déses- poir et les angoisses de l'heure suprême.	160
PRIÈRE A DIEU où le vénérable auteur a résumé les principales matières traitées dans cet opuscle	164

